

A black and white close-up portrait of Jean-Pierre Orban, an older man with thick, wavy, light-colored hair. He is looking directly at the camera with a neutral expression. He is wearing a dark, collared shirt. The background is dark and out of focus.

Jean-Pierre Orban

**PIERRE MERTENS
ET LE RUBAN DE
MÖBIUS**

Biographie
critique

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Cet ouvrage a été publié avec le soutien du laboratoire d'excellence TransferS
(programme Investissements d'avenir
ANR-10-IDEX-0001-02 PSL* et ANR-10-LABX-0099).
* PSL : Université de recherche Paris-Sciences-et-Lettres.

L'ouvrage a aussi bénéficié du soutien à la publication de la Fondation des Treilles.
Celle-ci, créée par Anne Gruner-Schlumberger, a notamment pour vocation de nourrir
le dialogue entre les sciences et les arts afin de faire progresser la création et la recherche.
Elle accueille des chercheurs et des créateurs dans son domaine des Treilles (Var) :
www.les-treilles.com

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Une version plus courte de la présente biographie existe au format papier sous le titre
Pierre Mertens. Le Siècle pour mémoire
Les Impressions Nouvelles (ISBN 978-2-87449-630-1)

Photographie de couverture : Francis Jacoby
© Les Impressions Nouvelles – 2018
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Jean-Pierre Orban

PIERRE MERTENS
et le ruban de Möbius

Biographie critique

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

DU MÊME AUTEUR (EXTRAITS)

Chronique des fins, nouvelles et textes courts, Bernard Gilson, 1989.

Les Rois sauvages, novella, Bernard Gilson, 1993.

Madame t'es vieille, photographies de Francis Jacoby, album jeunesse, Syros, 1995.

Vera, roman, Mercure de France, 2014, Prix du Premier roman français 2014, Prix Saga du Premier roman belge 2015, Prix du Livre européen 2015.

Nous nous ressemblons tant, récit poétique, Maelström, 2014.

Toutes les îles et l'océan, roman, Mercure de France, 2018.

Livre-culte, livre maudit : l'histoire du Devoir de violence de Yambo Ouologuem, récit critique, Institut des textes et manuscrits modernes, *Continents manuscrits*, <https://journals.openedition.org/coma/1165>, 2018.

« Notes sur le traître comme figure du biographe, du généticien et... de l'écrivain » dans Delas Daniel (dir.), *La Question de l'intime. Génétique et biographie*, Presses Universitaires de Limoges (PULIM), 2018.

Traductions

MAURICE DE WILDE, *L'Ordre Nouveau*, essai historique, du néerlandais (avec Paul Tannenbaum), Duculot, 1984.

JEF RENS, *Rencontres avec le siècle, une vie au service de la justice sociale*, autobiographie, du néerlandais, Duculot, 1987.

MARK TWAIN, *Le Soliloque du roi Léopold*, de l'anglais (USA), satire, introduction et traduction, Jacques Antoine Éditeur, 1987, adapté au théâtre sous le titre de *King Léopold II*, Théâtre de la Place des Martyrs, Bruxelles, 2005.

AVERTISSEMENT

Le texte qui suit est la version de base de *Pierre Mertens, Le Siècle pour mémoire* publié sous forme imprimée aux mêmes éditions Les Impressions Nouvelles. Ce texte, plus long, davantage tourné vers l'analyse littéraire et le rapport entre fiction et réalité, présente donc des variantes par rapport à l'ouvrage imprimé, tant au niveau du contenu que de la présentation.

Par ailleurs, tout au long de l'écriture de cet ouvrage, Pierre Mertens n'en a rien lu. Un extrait lui a été présenté en novembre 2017 sous forme d'un article paru en mars 2018 dans la revue en ligne *Continents manuscrits* (<https://journals.openedition.org/coma/1165>). L'auteur du présent ouvrage assume la responsabilité de sa recherche et de son point de vue, l'éditeur la publication du résultat.



NOTE TYPOGRAPHIQUE SUR LES CITATIONS

Le point de vue central de cet ouvrage est l'entrelacement entre vie et œuvre. Pour illustrer ce point de vue, tout écrit de Pierre Mertens, publié ou inédit, est reproduit en italique sans guillemets dans le corps même du texte. Toutes les autres citations (entretiens oraux, écrits d'autres personnes que Pierre Mertens) sont présentées en romain et entre guillemets.

COMMENT SE CONSTRUISENT UN
ÉCRIVAIN ET SON ŒUVRE ?

*Il est difficile de dire la vérité,
car il n'y en a qu'une,
mais elle est vivante,
et a donc un visage qui change avec la vie.*

Franz Kafka
Lettres à Milena

*Je crois en la vérité, oui :
à l'opacité de la vérité.*

Pierre Mertens
Perasma

Un écrivain vieillissant participe à un congrès littéraire à San Francisco. Il est slovaque, habite à Genève et s'appelle Pavol Timeška. Chaque nuit, il écrit des fax et en reçoit de son assistante genevoise, elle-même en voyage en Belgique. Une nuit, à une heure plus tardive que d'ordinaire, Pavol Timeška est averti de l'arrivée d'un fax. *Il téléphona à la réception, et se le vit confirmer. Il enfila ses pantalons et se saisit de sa canne pour aller illico quérir son bien... L'impatience précipitait son pas claudiquant, tandis qu'en somnambule il se dirigeait vers les ascenseurs*¹.

L'auteur du récit s'appelle Pierre Mertens et est belge. La nouvelle, « Les Phoques de San Francisco », a paru en avril 1991. Comme dans la plupart des textes de l'auteur, celui-ci reprend, en les modulant, plusieurs éléments autobiographiques : dans un entretien paru quelque temps après la nouvelle, l'auteur s'amuse à parler des Belges comme de Slovaques vaudois qui s'ignorent². En 1997, à l'approche de la soixantaine, Pierre Mertens subit un accident cardio-vasculaire. Peu après, il commencera à se mouvoir plus difficilement. Et, après deux interventions aux hanches, il ne se séparera plus d'une canne à chaque fois qu'il quittera son appartement.

C'est ce qui, en préambule de ce qui suit, pourrait se nommer le syndrome de la canne : l'effacement des frontières entre vie et œuvre, présentes et futures.

Une variante de la figure du ruban de Möbius, qui ne possède qu'une seule face et non pas deux comme un ruban ordinaire.

1. PSE, p. 133. Les références aux ouvrages de Pierre Mertens renvoient aux initiales et aux éditions mentionnées dans la bibliographie en fin de volume.

2. « Pavol est un Slovaque de Tchécoslovaquie qui vit de ses lettres dans le canton de Vaud. Je crois qu'un Belge est un Slovaque vaudois qui s'ignore : un exilé dans un État fédéral. » « Entre fiction et réalité. Pierre Mertens et les Phoques de San Francisco », entretien du 21 mars 1991, Bruxelles, *Quartiers latins*, 2^e année, n° 4, avril-mai 1991.

PREMIÈRE PARTIE :
LE « CONTÉ »

1.
CHAQUE SOIR, PM QUITTE LE MONDE
ET VA S'ENDORMIR AUPRÈS DE SA VILLE

Le temps que je monte en ascenseur les onze étages, il a retrouvé sa place près de la grande baie vitrée. On songe à une vitrine. Pourtant ni le monde à l'extérieur, ni l'appartement ne sont des boutiques. Encore que je puisse l'imaginer, lui, observant ce monde à travers la vitre, entre les voilages largement écartés, et y picorant ce qui lui convient, ce qui nourrirait son imagination, sa pensée, ses textes. Une immensité de monde dont la vue se perd au loin, au-dessus des arbres de la forêt de Soignes.

Tous les mots sont importants pour lui. Tous les mots « jouent ». Comme lui joue avec les mots, les séduit et les flatte. Esquisse avec chacun d'eux un pas de deux et avec tous une chorégraphie. Chaque mot parle au-delà de lui-même.

« Soignes ». Soigne[s] le monde. Le monde au bout et au-delà de la forêt est un être dont on prend soin. Que peut-être on soigne. Et dont on espère, sans doute en vain, qu'en retour il vous traite avec considération. Avec commisération...

La forêt est rouge, verte, grise au fil des saisons. La vitre et le ciel avec lequel elle se confond sont gris. Parfois. Souvent. Cela fait partie intégrante du pays. Un cliché. Mais aussi la réalité. Un gris qui dilue et absorbe les couleurs. Jette un voile trouble, diffus, sur les objets, leur fait perdre une part de leur réalité. Mais les fait gagner en mystère. Les épaissit de doute. Une épaisseur comme une invite à y plonger et s'y perdre.

Il est là, PM, de retour près de la baie vitrée après avoir activé l'ouverture de la porte de l'immeuble et laissé bâiller celle de l'appartement. Il est de retour dans son repaire, une minuscule

table encombrée de papiers, de la correspondance récente, parfois du journal du jour. Remplie de ses paperolles³ proustiennes. Il aime citer le mot tandis qu'il désigne les petits feuillets sur lesquels il note idées, pistes et réflexions. Il le fait d'une écriture aussi nette mais plus fine, plus étroite que dans ses lettres où sa main s'envole davantage. Question de surface. La piste d'envol est plus petite sur les paperolles. Et celles-ci ne sont pas appelées à voler. Mais à entrer dans le corps de l'œuvre. À rentrer dans le rang.

Il a rejoint son repaire. Ce n'est pas un antre. Il est lumineux. Davantage un espace dessiné par une ligne imaginaire. Une mise en abyme de la pièce et même de l'appartement en son entier, un ancien salon-salle à manger bourré jusqu'à la gueule de livres et de journaux. Surtout de livres. Une mise en abyme de sa vie d'écriture et de travail.

Il travaillait auparavant sur plusieurs tables différentes. À chaque table son genre littéraire ou son type de tâche. Aujourd'hui, l'espace de travail s'est réduit à cette minuscule table. Oui, une mise en abyme. En abîme. Un cercle de craie imaginaire qu'il rejoint le matin et quitte le soir, sauf pour ses rendez-vous amicaux, littéraires et médicaux. Un cercle de craie qu'il dessine de plus en plus près de lui-même.

Comment a-t-il fait pour le rejoindre aussi vite, ce cercle, lui qui, désormais, marche à petits pas hésitants ? Un demi-pied devant l'autre. Une allure à pas comptés, prudents. Il y a des années, quelqu'un l'avait surnommé « l'arpenteur »⁴. À l'époque, il y a presque trente ans, il marchait à grandes enjambées, et ce monde qu'il n'observe presque plus qu'à travers la vitre de son appartement-ciel, il le parcourait. D'est en ouest, vice versa, et des

3. Les « paperolles » (ou « paperoles ») sont des bandelettes de papier, souvent bouclées, utilisées en décoration surtout à la Renaissance. Dans le domaine littéraire, le mot renvoie à l'usage que Marcel Proust (1871-1922) faisait de bandes de papier collées sur les pages de ses brouillons et portant des modifications à ceux-ci.

4. *Pierre Mertens l'arpenteur*, textes, entretiens, études rassemblées par Danielle Bajomée, Bruxelles, Labor, 1989.

pointes au sud. Aujourd'hui, le monde a réintégré son intérieur, sa tête, là d'où est sortie son œuvre. Et ce n'est peut-être que logique.

Je passe la porte ouverte. Je la referme derrière moi et au bout de la perspective encombrée d'un désordre de papier, sur fond de forêt bigarrée, je le vois. Il fouille dans ses paperolles, comme s'il se donnait une contenance, s'affirmait tel celui qui est rivé à ses notes. À mon premier mot, il relève sa tête léonine, me sourit largement et fait quelques pas vers moi. Je suis à lui avant qu'il ne soit près de moi.

« Comment vas-tu ? »

Une proie insaisissable

Au début, nous ne nous tutoyions pas. Nous usions du vouvoiement. Le tutoiement est venu d'un coup, un jour. C'est lui qui a commencé. À la fin d'un entretien. Presque naturellement. Je n'aurais pas osé ni voulu si tôt. Je me méfie de la familiarité. Je m'en protège. Me retranche derrière la distance entre les êtres et moi. Cette distance que j'institue, peu cherchent à la franchir, en voient la nécessité. Au bout, je reste camouflé. En embuscade. Un sentiment d'invisibilité. Pour mieux voir, j'espère. Ne pas me laisser surprendre. Ici, l'attitude, peut-être, convient. J'ai un rôle. Longtemps je m'y suis tenu.

Plus de six ans que nous avons entamé des entretiens. La première rencontre a eu lieu, sinon par hasard, du moins de façon incidente. Une recherche, dans le cadre d'un institut de génétique littéraire⁵, sur les interférences éditoriales dans le processus créatif de l'œuvre. J'ai écrit à PM pour recueillir son avis. Sans doute un prétexte pour approcher le personnage, entrer en contact avec lui, faire un pas dans son intimité. Avant cela, je ne l'avais jamais eu qu'une fois au téléphone pour lui demander de participer à un débat. Cela ne s'était pas fait. Je pense que les choses arrivent

5. LITEM (Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-École normale supérieure, Paris).

quand nous souhaitons secrètement qu'elles surviennent. Le moment était donc venu.

La lettre exposait mes premières questions. Peut-être des amorces d'un échange plus large. Les positions de ses éditeurs avaient-elles influé directement ou indirectement sur son œuvre ou l'une de ses œuvres ? Pouvait-il témoigner d'interventions éditoriales précises, au début ou par la suite, dans sa pratique d'écriture ? Et, puisque l'équipe à laquelle je participais au sein de l'institut de recherche s'intitulait « Manuscrits francophones », pouvais-je lui demander si ce terme « francophone » attaché à une certaine littérature signifiait quoi que ce soit pour lui ?

La lettre est partie à la fin du mois d'octobre 2009, sa réponse est arrivée début décembre et nous nous sommes rencontrés au mois de février 2010. La rencontre a porté sur les sujets annoncés dans la lettre mais s'est vite étendue à toute son œuvre et particulièrement à l'analyse de son dernier roman paru, *Perasma*. Après trois heures de conversation, est-ce lui, est-ce moi, ou les deux, nous avons pensé que les entretiens pourraient se poursuivre. Le deuxième n'aura finalement lieu qu'un an plus tard, après un accident de santé dont je reparlerai. Mais, à partir du deuxième, les entretiens allaient se suivre au rythme d'un tous les mois ou tous les deux mois. Se transformer parfois en rencontres informelles. Évoluer lentement. Muer précautionneusement. De ces précautions qu'ont les chats. Deux chats dont le premier se sait observé, l'autre observant. Entre eux une proie sans doute insaisissable. Immatérielle : la naissance d'une œuvre et d'un écrivain.

Écrivain, flic de lui-même

Le tutoiement ne veut rien dire. Il témoigne uniquement, dans un cadre culturel déterminé et un milieu donné, en l'occurrence littéraire, de la facilité pour les interlocuteurs à tutoyer. Une pétition de principe. Prouver l'existence du pudding par le fait qu'on le mange est abusif. Certains le mangent, d'autres pas. Au mieux, on peut prouver que le pudding est mangeable.

Tutoyer signifie qu'on a atteint un certain degré de familiarité. Mais pas, pour autant, de proximité, a fortiori de connaissance. À cet égard, les entretiens sont-ils un bon moyen de connaissance ? Peut-être d'une personne. Et encore ! Mais d'un écrivain ?

J'ai toujours pensé, à la suite de beaucoup d'autres, qu'un écrivain est tout entier dans son œuvre écrite et que ce qui est extérieur à l'œuvre, sa vie, son action, est au mieux un matériau que l'on retrouve transfiguré dans les textes, au pire quelque chose qui n'a rien à voir avec elle. Dans les deux cas, découvrir l'homme ou la femme derrière l'œuvre est décevant. Et quand ce ne l'est pas, l'approche jette un discrédit sur l'œuvre puisque, celle-ci étant l'essentiel, elle devrait surpasser la vie, dépasser l'individu qui la produit.

En même temps – car personne n'est exempt de contradictions ni à l'abri de manquement à ses propres principes – j'ai toujours été fasciné par les vies d'auteur. Tout en refusant leur nécessité, comme on mord à un fruit défendu, comme en cachette, j'ai dévoré les biographies : de Camus à Yourcenar, de Conrad à Hemingway. Et même, péché entre les péchés, les biographies à l'anglo-saxonne où l'historiographe reconstitue les journées de l'écrivain, de l'écrivaine, parle de la couleur du pardessus de Camus, des accents de Conrad, de la maison de Marguerite Yourcenar sur l'île des Monts Déserts, des pannes sexuelles d'Hemingway. Pire, je fouillais, en voyeur, dans les témoignages des compagnes et compagnons : Yann Andrea sur MD (dont je m'aperçois que je copie le procédé des initiales pour mon sujet), Claire Bloom sur Philip Roth...

Partout, toujours, écrivant moi-même, je cherchais ce qui faisait un écrivain. Pourquoi écrit-il, écrit-elle ? Comment une vie engendre-t-elle une œuvre ? Par quel mystère ? Pourquoi chez l'un et pas chez l'autre ? Et y a-t-il un terrain favorable à l'émergence d'une œuvre ? Un terreau indispensable ? Et surtout comment vie et œuvre se concilient-elles ? Car si on peut rejeter tout lien substantiel, et encore plus causal, entre l'œuvre et la vie, il reste que tout écrivain est confronté, toute son existence, aux questions : que faire de ma vie par rapport à mon œuvre ? Ou : comment me

débarrasser de ma vie pour faire œuvre ? L'intégrer ou non ? La vivre ou non ? Toute vie se retrouve d'une manière ou d'une autre dans l'œuvre. Et quand je dis vie, je veux peut-être dire monde : tout ce qui compose la vie de l'auteur, la croise, la comprend, la traverse.

« Nous ne sommes pas des flics, tout de même », dit PM à propos des biographies-enquêtes. Mais un écrivain n'est-il pas le flic de lui-même ? Toujours sur sa propre piste. Du matin au soir. Une mission des plus pénibles, des plus périlleuses.

Si, de plus, comme je viens de le suggérer, on élargit la vie au monde, si la vie de l'écrivain n'est que son lien au monde. Et si sa mission est de dire /lire /écrire ce monde, interroger le rapport particulier, personnel, unique d'un auteur et du monde, n'est-ce pas interroger ce qui est au cœur de son œuvre ?

« Bonjour, comment vas-tu ? »

Je m'avance vers lui.

Derrière PM est étendu le monde qu'il surplombe. L'un inaliénable à l'autre.

Un mirador sur un « mouchoir de poche »

À travers la large vitre, au-delà du balcon étroit occupé par quelques plantes pauvres et des pigeons qu'il chasse parfois en grand enfant avec un revolver à eau, la forêt est percée par une voie de chemin de fer qui la découpe en deux. La voie mène vers le sud-est. Vers l'extérieur de la ville et, plus loin, du pays. Vers le monde.

Il a sans doute besoin de le voir, ce monde, étendu là à ses pieds, mais aussi dans le ciel. Il est souvent parti dans ce monde. Par les airs et par la terre, les voitures et les trains. Je me souviens qu'au temps où j'habitais dans la capitale belge où je le rencontre aujourd'hui, je le voyais passer parfois, près de l'université, dans une petite voiture Honda qui semblait trop étroite pour lui, pas à sa mesure, à ce que j'en imaginais. Non qu'il soit particulièrement grand. Il ne l'est pas. Plutôt trapu. Mais une certaine masse. Et une tête – j'ai dit léonine – qu'il semble transporter avec lui, plus

encore que sur lui. Un peu ridicule, la voiture. Et sa place dans la voiture. Un écrivain en voiture ? À la rigueur, un écrivain qui grille les feux, se grise de vitesse. Un Scott Fitzgerald dans un coupé Ford, un Roger Nimier dans sa Jaguar ou son Aston Martin. Mais Sartre – ou Malraux, puisque PM préfère le second au premier – au volant d'une Dauphine ? Claude Simon dans une 2CV ? Les voitures ne sont pas faites pour les écrivains et vice versa. Camus en est mort, de ne pas avoir choisi le train le jour qui aura été son dernier. Et Nimier, fou d'automobiles, en a été la victime.

Le train perce la forêt, chargé des champs et des vallées traversées, passe sous une chaussée qui se transforme plus loin en avenue, semble glisser sous l'immeuble où nous nous trouvons et entre en ville.

Depuis des mois qui n'arrêtent pas de se multiplier, la ligne de chemin de fer se transforme en voie de RER. Une voie rapide qui reliera la périphérie, même lointaine, à la ville par une navette régulière, cadencée, à l'image du RER parisien. Un projet dont on parle depuis près de vingt ans et qui se réalise par à-coups, arrêts et nouveaux départs. Une touche de modernité urbaine dans un paysage qui y résistait jusque-là. Durant les entretiens, quand je cherche les mots pour formuler mes questions, je fixe les travaux. Je ne les comprends pas. Je ne vois pas non plus les machines qui aplanissent le sol et qui ensuite bétonnent l'espace. Je ne vois que des résultats partiels qui marquent l'avancement des travaux à chacun de mes passages : on a creusé les flancs de la voie, on les a lissés, une piste de sable s'étend, prête à accueillir les rails, des murs percés de niches se sont élevés pour contenir une terre noire, sale, jetée là sans ménagement pour accueillir sans doute plus tard de la végétation, pour remplacer la nature rejetée au loin.

La voie file vers l'intérieur de la ville. Les rails pénètrent la cité. De façon violente. La voie est porteuse du monde. Du haut de son onzième étage, PM observe les deux : le monde venu de loin et la ville. Il marche, de son allure maintenant syncopée, plus rapide, plus pressée on dirait, de l'un à l'autre. Comme dans *Fin de partie* de Beckett, Clov d'un mur à l'autre de la scène. PM arpente, gère,

aiguille, surveillance, inquiet parfois, souverain dans son langage mais inquiet dans son corps, peut-être dans son âme. PM, aiguilleur du monde aux portes de la ville.

Entre le monde lointain et la ville, il y a « son » monde. Comme une introduction à l'autre, au grand, au vaste monde. À ses portes. Toute sa vie, sauf celle, épisodique, qu'il a vécue à l'étranger, est rassemblée là, en contrebas. « Tout sur trois ou quatre arrêts de tram », dit-il. Un peu plus. Six ou sept : PM ne prend pas beaucoup le tram. Un rayon de deux kilomètres. Un diamètre de quatre kilomètres. Et tout tient dans le cercle tendu par ce diamètre. Le travail, le sien mais aussi celui, jadis, de sa mère et de son semi-beau-père. Les habitations. Les siennes depuis la naissance et l'enfance, et celles de ses grands-parents. Tout à portée de regard de son bureau actuel, celui où il se tient derrière la vitre. *Au fond, tout cela s'est déroulé dans un mouchoir de poche...*

Un jour, j'ai emprunté la voiture de ma sœur. PM a embarqué à ma droite, sur le siège du passager, et nous avons fait le tour des logements de sa vie d'adulte, d'homme marié et de père de famille. Les noms de rues, avenue de l'Orée, avenue du Geai, drève du Duc, se sont égrenés et, à l'immeuble à douze étages, ont succédé les façades blanches ou à briques rouges de maisons propres et les jardins de ces quartiers qui, à la périphérie de la ville, ont des allures de village. Le mot « drève » le rappelle, qui, dans le vocabulaire de la région, évoque une allée longue d'arbres, en bordure ou en forêt.

Dans la voiture, pas moins dérisoire pour cette exploration du passé que l'ancienne Honda de l'écrivain quand il pénétrait sur le campus de l'université, de derrière la vitre comme derrière un hublot, PM cherchait à retrouver ses souvenirs sous les transformations opérées par le temps. Regrettant le crépi jaune de son temps devant l'une de ses anciennes maisons. Appréciant la couleur blanche inchangée d'une autre. Décrivant la configuration des pièces. Évoquant ses voisins, à quelque distance, de l'avenue

6. Pe, p. 360.

du Geai. L'écrivain belge Robert Vivier (1894-1989) et son fils adoptif, le vulcanologue Haroun Tazieff, qui, dit PM, lui apprit la conduite automobile.

Puis nous sommes revenus à notre point de départ, point d'arrivée à ce jour pour lui. La tour-mirador d'où il surveille son monde. En réalité, il y a deux tours. Identiques. Côte à côte. Liées par un numéro commun, 24. Distinctes par des lettres, A et B. PM a emménagé au A. Il venait de divorcer, ou de se séparer. Sa femme quittait la ville pour la région parisienne. Ils ont vendu la maison de la *drève* du Duc. Lui a tourné le coin, à angle droit, de cette *drève*. Comme on tourne une page. Il avait achevé sa vie familiale, *une vie [...] bien remplie et vécue, avec femme, enfants, métier, maison et jardin*⁷. Il avait trente-quatre ou trente-cinq ans, dit-il. PM donne parfois une date, parfois une autre. Il a une mémoire redoutable des faits. Moins des dates : « Je me trompe parfois de dix ans ! La vie ce n'est pas une chronologie. » Les dates, il les efface, les « floute » ou les déplace, consciemment ou non. Ainsi qu'un romancier le fait, en maître des temps. C'est le flot des faits qui compte. Moins les balises. Ce sera à moi de les fixer. Pas pour elles-mêmes. Pour savoir ce qui précède la fiction. Ou la suit. Déterminer à quel endroit du ruban de Möbius on se trouve. Au départ ou à la suite de la production d'imaginaire. En l'occurrence, j'ai vérifié : les faits sont antérieurs. Ils datent de 1972. PM avait trente et un ans. Deux ans plus tard paraîtrait un roman qui rendrait compte de ces faits en les transfigurant : *juchée au douzième étage d'un immeuble qui en comptait quinze, la chambre, inondée de lumière, donnait sur une immense porte-fenêtre sur la ville presque anonyme qu'elle dominait vertigineusement*⁸. Mais dans sa chronologie réarrangée dans la vie comme dans la fiction, PM situe le déménagement dans le sillage du roman. Le flot, toujours le flot.

En homme de lettres, PM suit l'alphabet. Après avoir occupé un studio au cinquième ou sixième étage au A de l'immeuble, il

7. BO, p. 297.

8. *Ibid.* *Les Bons Offices* a paru au 4^e trimestre 1974.

a migré quelques mètres plus loin. Au B. Et il a grimpé les étages. « Comme des échelons », commente-t-il. Jusqu'au onzième. Une sorte de couronnement pour cet homme qui a tant parlé des rois. De rois découronnés et de chutes. Il s'est élevé pour compenser ou contrecarrer la chute. Observer, au risque du vertige, son propre mouvement. Décrire, en tentant de ne pas y tomber, le vide dans lequel on a sans doute un jour, le premier peut-être, déjà sombré.

Observer et décrire ce mouvement d'une place de choix. Une place choisie. Un mirador : *Du haut de sa chaise, mirador d'enfant unique, il laisse parfois tomber quelques syllabes, mais ne sort de son mutisme que pour parler juste*⁹. Ailleurs, dans un autre roman : *De ce huitième étage, planté au milieu du panorama comme un mirador, il lui était donné d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les décors qui l'avaient vu marcher comme sur une passerelle d'hier à aujourd'hui*¹⁰. Ou encore dans un livre sur les écrivains et leurs lieux de vie : « Je suis toujours surpris par ceux qui ont peur de l'altitude. Je crois que ce sont les hommes qui ont peur d'eux-mêmes ; ils ont peur de considérer l'espace de trop haut parce qu'ils y découvriraient tout le voyage qu'ils ont balisé de leurs traces. Moi, je crois qu'il est bon de vivre dans une espèce de mirador, mais un mirador inoffensif, d'où l'on domine effectivement l'espace¹¹. »

Il est passé du A au B, et là de plus en plus haut. Au onzième. Je n'ai jamais demandé qui habitait au douzième. Qui le surplombait. Ou PM me l'a dit et je l'ai oublié. Je n'ai jamais vu non plus l'occupant de ce douzième. Existe-t-il ? L'appartement est-il en attente de PM, comme dans la nouvelle de Dino Buzzati, « Sept étages », où le personnage descend d'étage en étage vers la fin. Ici, ce serait en montant. Arrivera-t-il un jour au sommet ? Ou n'y a-t-il pas de douzième étage ? Pas d'appartement. Juste un numéro. Un mystère. Ou la réponse aux questions de PM, à ses angoisses.

9. IA, PCI, p. 21.

10. BO, p. 285.

11. Anne-Marie La Fère, André Janssens, *Autour de ma chambre*, Bruxelles, Labor-RTBF, 1984, p. 48.

La transcendance. Le ciel. Un couronnement, disait-on. Oui. Et un enracinement par le haut.

S'« *ex-îler* » ?

*L'unique lieu où je me fusse enraciné*¹², dit son double dans le roman de 1974, *Les Bons Offices*, en parlant d'un appartement, lui aussi le double du sien. Depuis lors, depuis quarante ans, l'enracinement dure dans ce lieu suspendu, une sorte d'île flottante dans le ciel.

De ce mirador, de cette île où il vit seul, PM observe son petit univers, celui de sa vie, reflet de son pays, métaphore lui-même du monde. Une affaire de poupées russes. À l'envers à nouveau : la petite recouvrant la moyenne, la moyenne la grande.

Quarante ans de fixation en ce lieu. Et soixante-quinze ans dans le pays. PM a beaucoup voyagé. A séjourné à l'étranger. Il en a parlé à foison, de l'étranger. Bien davantage que la plupart des autres écrivains du pays. Il a eu des propositions venues de l'édition à Paris. Une envie de projet en Provence. Des velléités de partir. Il a vécu un an à Berlin pour écrire un roman, futur prix Médicis. Mais il n'a jamais quitté le pays. Il ne l'a jamais laissé derrière lui. Il y est toujours revenu. Il a toujours réintégré son île.

Aujourd'hui, souvent, il le regrette. Regrette d'avoir cédé à une sollicitation universitaire et de n'être pas resté à Berlin. Amer de l'oubli dont, selon lui, il fait maintenant l'objet dans les milieux culturels et même littéraires de sa nation, il évoque l'exil.

Il a sûrement dû parler ainsi de nombreuses fois dans sa vie. Mais il ne s'est jamais « *ex-îlé* ». Il ne l'a jamais abandonnée, son île.

Peu d'écrivains, hormis Baudelaire, ont eu des mots plus sévères envers ce pays, la Belgique. L'inventaire serait long des *lazzis* et des *invectives* prononcés par ses personnages : depuis *ce pays de fausse truculence et de mystère truqué, de baroque faisandé, de gothique*

12. BO, p. 297.

*bourgeois, ce pays de traîne-la-mort, de chiens de garde, de gardiens de chenil et de promeneurs de clébards, de marchands de sacoches et d'apparatchiks culturels, de téléspectateurs flaccides et de lecteurs de gazettes locales (car il n'y en a pas d'autres), ce pays d'illettrés arrogants, d'ignorants satisfaits et de rêveurs aux semelles de plomb, de baise-petit, de pyromanes mouillés, de champions de ski sur surface plate et de vulcanologues pour cratères éteints. [...] La Belgique est un mauvais rêve qui, au réveil, vous empoisse encore*¹³ d'une des nouvelles de sa maturité jusqu'au cimetière proliférant¹⁴ de son dernier roman où le narrateur ne parle que d'*Innommie*, son pays où, contrairement à ce qu'une époque (les marches blanches au moment du scandale pédophile de l'affaire Dutroux) a pu le faire croire, on ne marche pas en blanc contre la mort mais *en noir contre la vie*¹⁵.

Et pourtant, critiquez la Belgique devant lui, il monte aussitôt au front, vous renvoie la critique au nez, fustige la France, déplore le masochisme de son pays qui se rabaisse sans cesse, un pays qui ne s'aime plus¹⁶. Comme s'il disait : « Dans ton combat contre la Belgique, soutiens la Belgique. » Le paradoxe kafkaïen si souvent cité par PM (« Dans ton combat contre le monde, seconde le monde¹⁷ ») peut être étendu au rapport contradictoire à sa nation¹⁸.

C'est aussi cela que je viens interroger. Pour chaque entretien, je fais le voyage de Paris vers le pays que j'ai quitté il y a près de vingt ans. À chaque entretien, j'y retourne et j'essaie de comprendre comment on peut ne pas le fuir. Fuir tout pays auquel on appartient. Comment on peut se libérer sans échapper à sa terre. En y creusant au contraire son sillon, comme PM. En travaillant comme lui, à la plume comme à l'épée ou au bistouri, les malentendus. Les contentieux. Les procès. En le poursuivant,

13. « La voix de ma maîtresse », OT, p. 161 et 162.

14. Pa, p. 14.

15. *Ibid.*, p. 57.

16. *Le Monde*, 6 décembre 2007.

17. Franz Kafka, *Journal*, 8 décembre 1917.

18. Dans *Les Éblouissements*, PM met une phrase similaire dans la bouche de Gottfried Benn : « Dans ton combat contre l'Allemagne, seconde l'Allemagne. » Voir Cinquième partie, chapitre 1.

ce malentendu, de la même manière qu'il explore jour après jour l'opacité de son enfance, de sa vie, de sa personnalité. Un jeu d'ombres et de lumière. D'amour et de haine.

Vivre et écrire du pays-*là*. Toujours là. Comme une nécessité. Un incontournable. Un *là* heideggerien. Un *Dasein*, un être-là qui ne peut être compris que dans ce *là*. *Là* : un des deux termes de l'équation monde-pays. À chaque voyage, je viens interroger cela, aussi : ne peut-on écrire que de quelque part ? Et le soir, ou le lendemain, je repars vers Paris.

Chaque soir, Pierre Mertens, qui a beaucoup voyagé, laisse, lui, la grande porte-fenêtre d'où il interroge le monde, traverse la forêt de livres de son salon, l'entremêlement de questions, l'incroyable tissu de fausses et vraies réponses sur la vie, la mort, l'amour, soi et les autres. Et il va s'endormir dans sa chambre, là où l'on voit toute la ville. À l'autre bout du monde, là où les trains arrivent.

2. LA VIE DÉJÀ

La vie déjà. La vie tout de même. Là en bas. Vue de haut. Comme on observe l'intérieur d'un vivarium. En modifiant parfois le décor, en reconfigurant l'environnement des êtres qui évoluent. D'un récit à l'autre. Pour mieux leur assurer une cohérence. Gabriel Garcia Marquez : « La vie n'est pas ce que l'on a vécu, mais ce dont on se souvient et *comment on s'en souvient*¹⁹. » Je souligne. Pour un écrivain, la vie c'est comment on s'en souvient. Y compris les vies qu'on n'a pas vécues.

En bas, il y a un fouillis de personnages. Un jour, PM me les a énumérés, en vrac. Prenez, on vend tout. Tous pour le prix d'un. La grand-mère maternelle Ficq née Berdal, le grand-père Augustin, l'autre grand-père Raymond et sa femme Rachel, les tantes Alice et Fernande. Cela ressemble à une chanson de Brassens. Et tous, à un moment ou un autre, dirait-on, se retrouvent dans ce microcosme en bas de l'immeuble, autour de la tour de guet de l'écrivain. Comme si un dieu les avait réunis à sa portée, pour qu'il les manipule, les observe et les décrive. À ses pieds ou pas loin. Ou comme si lui-même, étant ce demiurge œuvrant sur le passé, les avait rassemblés là. Dans son « conté²⁰ » de Boitsfort et d'Ixelles, les deux communes qu'il surplombe, comme Faulkner avait son comté d'Oxford-Yoknapatawpha.

19. *Vivre pour la raconter*, préface, Paris, Grasset, 2002. Marie-France Renard, exégète de Pierre Mertens, cite aussi cette phrase dans un chapitre, « L'impossible biographie ? », d'un ouvrage collectif consacré à l'auteur (Monique Dorsel, Bernard Maingain, Marc Quaghebeur, sous la dir. de Marie-France Renard, *Pierre Mertens ou la comparution de l'enfance, Approches multiples de l'œuvre*, Bruxelles, De Boeck-Larcier, 2010).

20. Son « [ra]conté ».

Un flot généalogique et familial sorti d'un coup de la bouche de quelqu'un qui ne classe pas tant, qui manie l'art de la digression – diversion ? – en maître. Quelqu'un qui donne rarement des faits bruts, mais les fait diverger, les peint de fiction et les habille d'imaginaire.

Du coup, il me faut ordonner moi-même ce flot. La vie, déjà, et ses exigences.

Anvers et le « navire qui n'avait ja-jamais navigué »

Cela commence à Anvers. Cela aurait pu, cela aurait dû en toute logique romanesque débiter à Bruxelles, là où PM a son « conté ». Mais non, pour plusieurs raisons, cela commence à Anvers. La ville portuaire, ouverte à tous les vents, passage vers le monde à la frontière tant de la mer que des Pays-Bas.

Justement le grand-père l'est, d'origine néerlandaise²¹. Augustin Josephus Ficq. Un homme qui adorait la mer, mais n'avait pas le pied marin. Il avait la nausée sur l'eau. À défaut, il est devenu avocat maritime. Pourvu d'un laissez-passer, il promenait son petit-fils « dans des recoins du port normalement inaccessibles²² », raconte PM. *Mon grand-père maternel, Augustin Vidalie, qui me tient par la main, là, au quai 203, à Anvers*²³... PM, Pierrot dans l'enfance, Pierrot pour les intimes, face à l'estuaire, côte à côte avec son aïeul qui aime les flots mais les craint. La mer, au loin, interdite. PM n'est pas un homme de mer. De terre, sûrement. Des airs aussi. Pas des flots. *Aucun signe d'eau*²⁴, dit un de ses doubles romanesques²⁵

21. Ses deux parents sont nés à Rotterdam et ont émigré à Anvers, où il est né.

22. Sauf mention contraire, les propos de Pierre Mertens sont tous extraits de nos entretiens.

23. PR, p. 71.

24. *Ibid.*, p. 17.

25. À propos de cette notion de « double » de l'auteur, Pierre Mertens s'explique au micro de Jean Jauniaux – écrivain dont le pseudonyme de critique sur sa « webradio » est Edmond Morrel : « On ne peut pas vraiment dire que c'est un double, bien que le dédoublement m'ait toujours fasciné et qu'il y ait des dédoublements dans tous mes livres. C'est plutôt un ambassadeur, un médiateur, un personnage qui intercède et s'entremet entre le lecteur et moi.

en parlant de sa carte du ciel. De ce ciel que PM contemple tous les jours, auquel il est « en proie²⁶ », auquel il aspire et se donne.

Avant ces balades dans le port d'Anvers, a lieu un autre épisode auquel est lié le même grand-père : au moment de l'exode de mai 1940, Augustin Ficq rassemble les siens et fuit, comme des milliers de Belges, vers le sud, vers la France²⁷. Arrivée à Bordeaux, la famille est logée sur le *Baudouinville*²⁸. C'est un navire belge, il porte le nom du prince héritier de la Belgique. Il a quitté Anvers le lendemain de l'entrée des Allemands dans le pays, arrive à Bordeaux en juin et est réquisitionné par la France qui s'en sent le droit après la capitulation belge. Les membres de l'équipe gouvernementale belge qui ont aussi rejoint le Sud-Est y sont installés. Pierrot, lui racontera sa mère plus tard, passe des genoux d'un ministre à l'autre. Y compris – et pourquoi pas, puisqu'il était présent, comme ses mémoires l'attestent²⁹ ? – Paul-Henri Spaak, ancien et futur Premier ministre de la Belgique, ministre des Affaires étrangères à l'époque, qui réapparaîtra plus tard dans le parcours de PM. Parce que la vie autant que les romans aime les personnages récurrents.

Augustin Ficq, né en 1884, a été nommé en 1920 administrateur délégué de la Sonatra en charge de la navigation fluviale au

Un personnage qui ne me veut pas nécessairement du bien. [...] Quelqu'un qui me connaît bien et vient en délégation, qui peut jouer un rôle passablement pervers, de sabotage, qui peut à la fois me représenter et me faire trébucher, me démystifier. J'aime bien ce personnage décalé, qui fait un pas de côté et vient vous rendre la vie un peu plus difficile que prévu, mais est aussi un interprète fiable pour le lecteur : le lecteur peut se référer à lui pour connaître le personnage qu'il camoufle, qu'il occulte autant qu'il le révèle. » Espace Livres, <http://www.espace-livres.be/Une-paix-royale?rtr=yd>

26. *Autour de ma chambre*, op. cit., p. 48.

27. Dans les entretiens, Pierre Mertens parle du grand-père. Dans la fiction, il associe l'exode, au moins une fois, à la grand-mère : *Il eut une pensée émue pour la vieille femme* [la grand-mère] *qui l'avait emporté, encore bébé, avec elle jusqu'à Bordeaux, durant l'exode.* (« Trafic », OT, p. 186)

28. Plusieurs photos d'un album familial conservé dans les archives personnelles de PM en ont gardé le souvenir.

29. Paul-Henri Spaak, *Combats inachevés*, vol. I, *De l'Indépendance à l'Alliance*, Paris, Fayard, 1969, p. 106.

Congo³⁰. Juriste doté d'une âme d'ingénieur, il se passionne pour l'équipement. Il remplace les roues à pales articulées des moteurs par des roues à pales fixes, intervient dans l'amélioration de la combustion des machines à vapeur, choisit ce qui sera pendant des années la règle sur le réseau fluvial congolais, à savoir le remorquage des barges en flèche, comme cela se pratiquait par exemple sur le Rhin. Tout cela, il le fait depuis la métropole. En chambre, pourrait-on dire. Sans voyager ou peu, toujours en avion, jamais en bateau. Sur le terrain, un directeur s'occupe de l'opérationnel. Puis, après la gestion des transports fluviaux, Ficq revient au juridique, aux problèmes d'assurances maritimes, avant d'être nommé directeur de l'Agence maritime internationale et de siéger dans maints conseils d'administration et commissions. Toujours en métropole.

Sur le *Baudouinville*, Augustin Ficq pense-t-il alors que son heure est venue, celle d'enfin larguer les amarres, de surmonter son mal de mer, de se mêler aux vents de l'océan et de mettre pied sur une terre, l'Afrique, qu'il ne connaît qu'en pensée ou lors de séjours passagers dont il rapporte des statuettes ou des chicottes comme preuves de son existence ? Le navire a pour fonction de relier la Belgique à la colonie. Rejoindra-t-il celle-ci ? Partira-t-il ? L'estuaire de la Gironde est tenu par un sous-marin ennemi. Le *Baudouinville* ne quittera pas Bordeaux. Il sera capturé peu de temps après par les Allemands, qui l'amarreront à Nantes avant de le saborder à l'été 1944.

Cet épisode du navire belge qui ne quitte pas les quais bordelais où, bébé, il vit quelques jours ou semaines au milieu de la communauté belge et de ses ministres, PM le relatera dans les deux romans qui évoquent le plus son enfance, *L'Inde ou l'Amérique* et *Une paix royale*. Dans le deuxième, le narrateur qui lui ressemble parle de son *désespoir claustrophobique à l'idée des bateaux qui paraissent ne pas pouvoir prendre la mer*. De la chanson « Il était un petit navire, qui n'avait ja-ja-jamais navigué » qui, à

30. *Biographie belge d'outre-mer*, Académie royale des sciences d'outre-mer, vol. VII, fascicule a, p. 229-231.

tous les coups, le faisait éclater en sanglots³¹. De sa difficulté, depuis l'épisode bordelais où tout s'est joué sur un coup de dés, devant toute alternative. Dans *L'Inde ou l'Amérique*, l'auteur évoque l'aube qui, par-delà les façades trouées, se levait sur des quais roses... On embarqua même, poursuit-il, à destination de l'Afrique mais le navire ne leva jamais l'ancre. Un goût de sel traînait sur ses lèvres et l'empêchait de dormir³².

Ailleurs dans *Une paix royale*, usant d'une de ces métonymies³³ ironiques qu'il affectionne, le narrateur-qui-ressemble-à-l'auteur évoque le lac du bois de la Cambre, ce lac et ce bois qui, à sa limite, font partie du « conté » de PM. Écrivant à son amante Joy, il lui avoue n'avoir jamais traversé le lac jusqu'à l'île qui l'occupe au centre. *Combien de fois, enfant, mes pas ne m'avaient-ils pas porté [...] jusqu'à l'embarcadère du bac, pour la contempler de loin ? [...] Même en grandissant [...], je n'osais m'embarquer*³⁴.

PM et ses doubles romanesques ne sont pas des aventuriers des eaux. Parfois, ils finissent par traverser des lacs, celui du bois de la Cambre avec l'amante, le Léman, le Côme, le Tanganyika. Parfois, ils descendent des fleuves, le Nil, comme Pierre Raymond dans *Une paix royale*. Mais ils prennent peu la mer.

Chez PM, on n'a pas vraiment le pied marin.

Bruxelles, au centre des terres et du jeu

Alors, quand on n'a pas le pied marin, ou qu'on vous refuse la mer, il faut se retirer sur ses terres. Et interroger la mer. *La mer fut toujours pour moi un spectacle plutôt qu'un élément*, dit PM dans *À la proue*³⁵. *Il faut s'accommoder et, de temps à autre, regarder la mer*³⁶..., songe Gottfried Benn dès le début des *Éblouissements*

31. PR, p. 72.

32. IA, PCI, p. 47.

33. Ou plutôt synecdoques.

34. PR, p. 195 et 196.

35. ALP, p. 119.

36. Premiers mots des *Éblouissements*, p. 13.

comme si c'était le narrateur ou l'auteur qui lui soufflait cette pensée à l'oreille.

Comme on le faisait avec son grand-père, là, au quai 203, à Anvers, il faut se placer face à elle et dialoguer. *Chaque fois qu'il m'est arrivé, dans ma vie, quelque chose d'important, il m'a fallu, pour le vérifier, l'authentifier, me confronter à la mer*³⁷. Dans les romans, comme dans la vie de ce pays que la mer sauve de sa petitesse, disait un de ses rois³⁸, on tend vers la côte. On se rend à Ostende. À Knokke. On en parle : le titre du deuxième ouvrage littéraire s'appelle *Le Niveau de la mer*. On y écrit : à Nieuport, au début des années 1980, l'essentiel d'un roman à ce jour inédit, *La plus simple expression*, dont une partie de l'action se passe, étrange symétrie, à Newport aux États-Unis. Oui, on se rend à la mer pour interroger ce qu'il y a au-delà d'elle. Questionner le miroir. Chercher ce qu'il y a derrière. Au-delà de son immensité. De son mystère.

La confrontation n'est pas toujours de tout repos. La menace est présente. Les eaux, extérieures comme intérieures, peuvent être dangereuses. Alors on convoque ses pairs, ses compagnons au long cours, John Donne, Herman Melville, Daniel Defoe. On cite *Moby Dick*, *Robinson Crusoe*. On évoque, comme eux, les naufrages et les îles.

Il est beaucoup question de naufrages et d'îles chez PM. Si on trouve des épaves enfouies, des trésors à aller chercher et à ramener à la surface³⁹, les naufrages mènent souvent à des îles (les épaves en sont, en somme, elles aussi). Surtout, les îles semblent être les résultats de naufrages.

Dans le plat pays pluvieux qu'est la Belgique, décor récurrent des histoires de PM, on parle souvent, aussi, d'inondations et de déluges. *Nous allons être obligés de monter d'étage en étage pour échapper à des flammes imaginaires. Tandis que seules les eaux nous cernent*⁴⁰. À la fin d'*Une paix royale*, le narrateur, son amante et

37. Pa, p. 58.

38. Léopold II : « Un petit pays n'est jamais petit quand il touche à la mer. »

39. Comme la librairie dans *A la proue*.

40. PR, p. 486.

le fils de celle-ci, sorte de trio moderne recomposé à destination d'une nouvelle arche de Noé, sont pris par les flots. Un hélicoptère survient, se pose mais ne peut sauver que deux personnes. Le narrateur laisse partir la femme et l'enfant. L'hélicoptère viendra chercher le narrateur plus tard. Reviendra-t-il ? On ne le sait. En attendant, le narrateur est là, au sommet de sa tour, à observer le monde. Ses personnages sont sauvés. Lui reste et c'est sa fonction. Capitaine d'un monde qui s'effondre mais qu'il ne quitte pas. Jamais. L'île, parfois une tour-mirador, pour se sauver des cataclysmes aquatiques. Ou s'en prémunir.

Oui, quand on n'a pas le pied marin et que menace la mer dans un pays qui n'est pas haut, on se retire au centre des terres. Tout le monde semble avoir compris cela chez PM. Avoir suivi le mouvement. Dès la naissance du personnage central de l'histoire, appelé à devenir le narrateur de l'œuvre : l'auteur.

Un marron, grain de sable

« On revenait d'Anvers », dit PM en parlant des heures qui ont précédé sa naissance. Comme s'il était déjà là, acteur à part entière, personnage actif de son roman-vie, au même titre que ses géniteurs. De la même manière que plus tôt, quand on lui demande où habitaient ses parents au moment de sa naissance, il répond : « À Bruxelles, mais *on* passe beaucoup de temps, à cette époque, à Anvers. » « *On* y allait tous les week-ends et parfois la semaine. »

Retour à la capitale, un dimanche soir... « On revenait d'Anvers... » *Un peu avant minuit, [...] dans les premiers faubourgs de la capitale, « un marron a éclaté sur le pare-brise » de la traction avant, une « Juvaquatre⁴¹ » que pilotait, « que conduisait » mon père⁴².*

41. En réalité, la Juvaquatre est une voiture à propulsion, pas une traction avant.

42. PR, p. 15 et 16. Ainsi que les deux citations suivantes.

Le récit parlé, biographique, ici entre guillemets, se mêle, mots enlacés aux mots, au texte romanesque en italique et on ne sait déjà plus, dès cette naissance, quels mots sont ceux de la réalité et quels sont ceux de la fiction. « Ma mère a été saisie. Nous n'avons pas pu atteindre l'hôpital prévu. » *Elle en profita pour abrégier la lourde procédure de la gésine.* Comme si elle le jetait, cet enfant. « Et j'ai dû naître à l'Hôpital français de Koekelberg. » En réalité, à la limite de la commune de Koekelberg, dans le nord-ouest de la capitale bruxelloise, et de celle de Berchem-Sainte-Agathe, où il est officiellement né. « Pas mal de semaines avant terme. » *Deux mois.* « J'ai été mis en couveuse alors que la guerre était à nos portes. » « Cela commence mal », conclut-il.

PM est né le 9 octobre 1939. Cette date, PM l'évoque souvent. Il en a cherché, c'est évident, le sens, le croisement avec l'Histoire. Et la signification a dû lui tomber dessus un jour, comme le marron sur le pare-brise de la Juvaquatre. Elle a surgi de la biographie de Hitler par Joachim Fest⁴³ : le 9 octobre n'était pas un jour ordinaire, mais celui où le Führer avait signé sa sixième directive de guerre, celle qui ordonnait la préparation du *Fall Gelb*. Du « cas » ou du « plan » jaune qui consisterait à envahir la Belgique, *notre petit pays*⁴⁴, et les Pays-Bas, de manière à y attirer les alliés et les prendre en faucille par le sud.

Oui, cela commence mal, de fait.

Ou bien, c'est selon. Car tout y est. Ou y est mis par l'auteur-narrateur qui semble déjà assis dans la « traction avant » dès avant sa naissance. Le drame de son pays, la rencontre avec l'Histoire, le retour au centre du jeu, dans la capitale, l'expulsion prématurée de l'enfant par la mère. La personnalité dessinée par la carte du ciel, une carte qui n'a pas seulement vu l'absence de signe d'eau mais une *forte imprégnation du signe de la Balance, dont la planète maîtresse est Vénus. [...] Une dominante mercurienne. Les planètes se disputent le désir de plaire. Une allergie au dogmatisme, une impression de rejet*

43. *Hitler*, Paris, Gallimard, 1973.

44. PR, p. 15.

*maternel, un dévorant souci d'introspection, une légère tendance à la paranoïa*⁴⁵.

PM, qui ressemble à son narrateur, dit et l'a écrit : « J'ai tout trouvé dans mon berceau. » Pas tout mais presque tout. Y compris la langue française que semble convoquer le nom de l'hôpital où il naît, dans une commune pourtant assez flamande. Aujourd'hui, l'établissement n'existe plus sous ce nom d'« Hôpital français ». Allégorie de la désagrégation linguistique de la Belgique, sa faillite a été prononcée en 2008.

Oui, cela commençait mal. Un peu trop tôt. Ou juste à temps. *Non, non ! Je ne me dépêchai pas de survenir ! Mais à l'échéance initialement prévue, aurais-je été prêt davantage*⁴⁶ ?

« J'aurais pu naître à Anvers », dit PM. Et il ajoute étrangement : « Mais le marron n'aurait sans doute pas éclaté. »

Le marron, grain de sable, celui qui fait les histoires.

Les grands-mères, piliers et gardes-frontières du « conté »

Bruxelles, donc. Le centre stratégique du pays. Le retrait à distance de la mer, qu'on ira regarder régulièrement pour affronter les horizons auxquels le porte la « Maison 9 » trouvée aussi à la naissance, dans sa carte astrologique du ciel : *La Maison 9 ouvre ses portes sur les paysages lointains et révèle le goût du nomadisme en même temps qu'une totale absence de curiosité touristique*⁴⁷.

Bruxelles. Quand ils n'y sont pas, les protagonistes du roman-vie de PM y viennent tous, tôt ou tard.

Ainsi, les grands-parents maternels. Après la guerre, sans doute à la retraite, Augustin Ficq et sa femme Ernestine quittent leur maison de l'avenue Quentin-Metsys en plein cœur de la ville d'Anvers. *Antwerpen* en flamand. Et Quentin Metsijslei pour le nom de l'avenue. Mais les Ficq, ces Ficq-là, ne parlent pas néerlandais entre eux. C'est vrai autant du grand-père d'origine

45. *Ibid.*, p. 17.

46. *Ibid.*, p. 16.

47. *Ibid.*, p. 18.

néerlandaise que des autres membres de la famille : la mère et ses deux filles, Andrée, l'aînée, et Adrienne, la cadette. C'était le cas de la bourgeoisie anversoise de l'époque. « Le flamand est une langue qu'on ne parle qu'à la femme de ménage ou aux ouvriers », disait Ficq. « Il m'interdisait de la parler », raconte PM. « Ce n'était pas une langue, disait-il. »

Les grands-parents laissent donc une langue qu'ils méprisent, la terre de cette non-langue à leurs yeux et quelques frères et sœurs que le futur écrivain, PM, verra de moins en moins. Fernande, Alice, répète celui-ci, décidément en verve, ce jour-là, de détails. Peut-être pour donner le change, faire mine de participer à mon entreprise biographique. « Fernande avait le cheveu très noir, le teint légèrement basané, je l'aimais beaucoup. Alice, l'autre grand-tante, était de type plus nordique. » Plus tard, il précisera que le mari de « Tante Andrée » commerçait avec Franco. De quoi faire souffler un peu le vent de l'Histoire dans ce marigot familial.

Augustin et Ernestine quittent ce qu'on appelait en Belgique « la métropole » en raison de son importance économique pour rejoindre la capitale davantage administrative et s'installent, selon la loi déjà rencontrée, dans le « conté » de Pierre Mertens. À proximité de leur fille Adrienne, mais aussi à moins de cinq cents mètres à vol d'oiseau de la future tour-mirador de l'écrivain. Au 13, avenue Delleur, pour être précis.

De la tour, on voit l'avenue : elle prolonge la grande chaussée qui mène au centre. Si on fait un effort, on parvient aussi à voir l'église Saint-Hubert, où sera enterrée Ernestine en 1976. Encore un effort et on finirait par deviner, quatre numéros au-delà de l'ancienne habitation des grands-parents, la maison qu'occupera, de 1939 à 1953, Hergé. Tant qu'à faire, autant mettre aussi le créateur de Tintin dans le berceau. Quitte à souligner plus tard les divergences politiques avec l'auteur de bandes dessinées.

À la mort d'Augustin en 1955 d'un cancer de la prostate, Ernestine Ficq reste seule dans la grande maison de l'avenue Delleur. Et s'émancipe du carcan masculin, autoritaire sans doute, conservateur sans nul doute, d'Augustin Ficq : dans son souvenir,

PM associe un objet à la figure du grand-père paternel, une décoration qui ressemblait, dit-il, à la francisque pétainiste.

Ernestine se libère-t-elle politiquement ? Sans doute pas, si elle a jamais pris position à cet égard. Mais elle prend son envol. Il lui reste vingt ans à vivre. Elle se découvre lettrée. Étudie le russe pour lire Tolstoï dans la langue originale et perfectionne son espagnol pour dévorer *Don Quichotte*. « Je venais déjeuner chez elle le jeudi après l'école. Elle me montrait ses blocs-notes où elle avait écrit ce qu'elle avait vu dans les émissions littéraires de l'époque à la télévision, les "Lectures pour tous" des Dumayet, Desgraupes, Fouchet ou encore Nicole Védres. »

La maison de l'avenue Delleur devient une des maisons d'accueil de l'adolescent Pierrot qui se sent délaissé par ses parents. Ernestine s'affirme alors comme un des piliers du « conté » de PM.

Le deuxième, à l'autre bout du « conté », sera l'autre grand-mère. La paternelle. Car, au « conté » bruxellois de PM, la famille paternelle répond présent depuis toujours. Les Mertens n'ont pas eu besoin, comme les Ficq, de rejoindre la capitale. Les aïeuls y résidaient déjà. Le grand-père, qui était questeur au Sénat. Un autre homme d'ordre, de droite et conservateur parmi les aïeuls de PM. Et sa femme, Rachel, dont il divorce, la laissant à son nom de jeune fille, Patou, à ses intérêts, dont la musique, et à ses petits-enfants, dont Pierrot. Celui-ci passera chez elle autant de nuits, compte-t-il, que chez sa mère. *C'est ma grand-mère – que ne lui dois-je ?* dit le narrateur dans *Perasma*⁴⁸.

De l'immeuble de PM, si le balcon en faisait le tour, si on s'éloignait de l'avenue Delleur et si on dépassait vers la droite la vue du monstre circulaire, sorte d'arène, de l'industriel du verre Glaverbel, qui jouxte la tour, on plongerait au loin dans l'avenue de l'université où habitait Rachel Patou du temps de l'adolescence de Pierrot avant de s'installer, soumise au magnétisme fatal du conteur, avenue des Ortolans, à deux rues de son mirador.

48. Pa, p. 29.

Ainsi du « conté » de PM, les grands-mères ne sont pas seulement les piliers, elles en sont également les gardes-frontières. *Une grand-mère, pourtant, que l'émotion devait avoir brisée, l'interpella de son fauteuil et, balayant la pièce d'un geste large, affirma : « Voilà désormais ton domaine... » On fronça les sourcils : l'observation manquait un peu d'à-propos... Pourquoi parler ici d'espace, à quoi bon évoquer déjà des frontières⁴⁹ ?*

Dans le monde de PM, Ernestine et Rachel, en fées protectrices, se situent aux extrémités géographiques de l'espace raconté. Pour lui donner un contour et le protéger des périls et des confusions qui ne manquent pas de le menacer.

Car au milieu, il y a le Solbosch...

49. IA dans PCI, p. 20.

3.
LA MÈRE, LE ROMANCIER
ET LE SECRET DE POLICHINELLE

– Si tu trouves, tu me le dis.

Nous parlions de la signification du mot « Solbosch ». Un nom étrange, de fait.

– Tu veux dire : un nom dégueulasse.

Bosch, c'est le bois en vieux flamand. Jérôme Bosch portait ce nom. Cela ne rend pas les choses moins inquiétantes. Quant au *Sol*, on n'en connaît pas l'origine précise.

– Tu n'as jamais cherché ?

– Non. Comment fait-on ? À quels services on s'adresse ? évacue PM.

– À des étymologistes flamands peut-être ?

PM joue. Il fait mine de n'avoir jamais voulu chercher à connaître la signification de ce nom central dans ses récits autobiographiques. De ne pas savoir comment. Lui à la culture encyclopédique, habitué à écumer les bibliothèques et les ouvrages de toutes disciplines et dont les œuvres de fiction regorgent d'informations précises issues d'archives, des listes à la Prévert et des inventaires à la Perceval de journaux, de titres littéraires, musicaux, historiques, scientifiques, de noms de lieux. Je me souviens d'avoir vu, il y a longtemps, sa silhouette, corps trapu, tête chevelue, assise à une des longues tables en bois lourd de la Bibliothèque royale, j'entends nationale. Une enfilade d'établis de luxe telles des touches uniquement noires ou acajou d'un immense piano sur lequel jouent étudiants et chercheurs sous les vitres tout en hauteur de la salle de lecture. PM était plongé dans un livre. Pour lequel de ses romans, laquelle de ses nouvelles, lequel de ses essais était-ce ?

Peut-être PM veut-il conserver son étrangeté au mot « Solbosch » ? Son épaisseur. Ou veut-il lui inventer des significations personnelles ? Le « Bois-profond », l'appelle-t-il dans *Une paix royale*.

– Alors, tu as trouvé ? me demande-t-il à la rencontre suivante.

Selon certains, Sol viendrait de « soleil », le *sol* latin. Peu probable, lui dis-je, que le mot latin soit ainsi associé à un vocable d'ancien flamand. PM l'affirme en même temps que moi. L'autre étymologie possible, avérée par des archives, est plus plausible : le nom serait une déformation de *Wolfbosch*, le bois du loup. La forêt occupait jadis tout le sud-ouest de la ville. De son salon, PM en voit une partie. Le bois de la Cambre où se trouve le lac que son double d'*Une paix royale* n'osait traverser en est un autre vestige. Le Solbosch se trouve à côté.

Le bois du loup, je lui répète. C'est plus cohérent, confirme PM. Et il se met à chanter :

– Les loups, ououh ! ououououh !... sont entrés... au Solbosch !

La vieille chanson de Reggiani, paroles d'Albert Vidalie (homonyme du grand-père fictionnel de Pierrot dans *Une paix royale*...), évoque l'entrée des Allemands en 1940 : « Les loups, ououh ! ououououh ! / Les loups ont regardé vers Paris / De Croatie, de Germanie [...] Cent loups sont entrés dans Paris... »

Solbosch, sale boche

Le Solbosch, lieu-dit à l'identité et aux limites un peu floues – de quoi permettre toutes les interprétations – recouvre en partie le « conté » de PM.

En 1910, le lieu abrita une des quatre Expositions universelles accueillies par Bruxelles durant sa période de pleine prospérité, entre 1897 et 1958. Il avait un pendant : l'Exposition coloniale organisée à Tervuren, au musée du Congo belge, petit Versailles construit par le roi Léopold II avec les bénéfices de ses possessions africaines.

Le site du Solbosch étendait ses palais majestueux, ses pavillons nationaux et son village pittoresque, « Bruxelles-Kermesse », de l'avenue Jeanne, où Pierre Mertens occupera, longtemps, un bureau de l'Institut de sociologie, à la chaussée de la Hulpe située en contrebas de sa tour-mirador actuelle et, sur sa largeur, de la chaussée de Boondaël au bois de la Cambre. Tout l'espace du monde de PM. Dans la nuit du 14 au 15 août 1910, le site fut ravagé par un incendie. On reconstruisit les bâtiments en hâte. L'Exposition ferma le 8 novembre et laissa place à l'université libre de Bruxelles (ULB), où travailleraient plus tard Pierre Mertens, sa mère et le compagnon de celle-ci. Quand on connaît l'importance du thème du feu dans l'œuvre de Mertens et le tournant que représente dans sa biographie une autre Exposition universelle, celle de 1958, on ne peut qu'être frappé, comme toujours dans cette vie plus que dans d'autres, de la coïncidence.

Le site de l'Exposition universelle de 1910 était traversé en son centre par la rue du Solbosch. Aujourd'hui, la rue ne porte plus ce nom, mais, élevée au rang d'avenue, celui d'Adolphe Buyl, un ancien bourgmestre de Bruxelles. Précédée et suivie par d'autres rues et avenues, elle mène du noyau de la ville à sa périphérie et de l'université à l'ancien champ de courses de Boitsfort, aujourd'hui un golf. « Dans mon bestiaire, parmi les quatre animaux préférés, je place les chevaux. J'allais souvent à l'hippodrome, non pour jouer, mais pour voir courir les chevaux », raconte PM.

À son bout, côté extérieur, l'avenue débouche sur le square du Solbosch. « Je ne m'en suis jamais vraiment éloigné. » PM y vivra une vingtaine d'années en tout, de sa naissance à la fin de ses études secondaires et les premières années universitaires. Marié, il habitera d'abord dans l'avenue de l'Orée qui donne dans le square. Et dans les années 1980, il y fréquentera deux de ses compagnes qui y avaient – et a encore, pour l'une d'elles – leur logement.

Mais surtout, c'est le lieu de son enfance. Le cœur du « conté ». Le creuset. Le berceau. La poche utérine où tout se féconde et se développe. Et cette poche, à peine formée, se rompt. Une fois tout donné dans le berceau, tout ou presque tout est repris.

Solbosch... Un nom « vraiment dégueulasse. Il me fait penser à “sale Boche” », précise PM. Boches, le titre dont furent longtemps affublés les Allemands à partir de la fin du XIX^e siècle.

Le Bois du loup. « Cent loups sont entrés... »

La guerre est annoncée dès sa naissance et éclate quand PM a quelques mois. Une intrusion. La poche utérine est percée. La coquille, comme l'œuf original – la couveuse où le bébé prématuré est placé à l'Hôpital français –, brisée de l'extérieur. Puis, on le lira plus loin, à la fin, la guerre ne sera pas suivie de la paix, mais d'un autre conflit, chez ses géniteurs. Comme si la fêlure apparue, on ne pouvait plus en arrêter le prolongement. « La guerre, quand on est enfant, on croit que c'est permanent. On n'a connu que cela. C'est l'état naturel de l'humanité. On ne dit pas quand cela a commencé, pas davantage quand cela va cesser », dit PM. Et on reste enfant toute sa vie. Enfant, et en guerre.

20, square du Solbosch. L'immeuble est modeste par rapport à d'autres dans les environs. Très bruxellois. Une façade en briques rouges. Quatre étages dont le rez-de-chaussée légèrement surélevé. Un appartement par étage. À l'avant, sans doute le salon. À sa droite un petit balcon davantage fonctionnel que d'agrément qui doit donner sur une cuisine. Selon cette logique, les chambres sont à l'arrière. PM le confirme. Au sous-sol, une pente mène à un garage. Les histoires du quartier mentionnent la construction des immeubles dans les années 1920 et 1930, après l'incendie de l'Exposition universelle. Le numéro 20 est le dernier du square quand on remonte vers le centre de la ville. Sans transition de cet immeuble au suivant, on passe, comme on tombe, au numéro 178 de l'avenue Buyl, l'ancienne rue du Solbosch.

Le square n'est pas carré. Ce serait trop simple. Un triangle. Bien entendu, allait-on dire. Une figure plus complexe, non binaire, qui rend compte de l'affrontement des relations, d'un jeu de miroirs et permet, bien plus qu'un carré, la plasticité des figures et la multiplicité des angles.

Sur ce « square », outre les immeubles, quelques maisons individuelles bourgeoises rappellent que l'on se trouve dans un quartier résidentiel, et que quelques familles aisées occupaient, comme dans une des rues adjacentes, des propriétés confortables.

Enfin, au centre du faux carré, un triangle de pauvre verdure est occupé par le buste d'un militaire de la campagne dite « anti-esclavagiste » belge en Afrique et une « fontaine » nommée selon un autre héros de l'aventure coloniale. Comme un petit cimetière d'éléphants colonialistes. Un rappel de ce passé auquel personne n'échappe en Belgique.

Les parents de PM s'installent au square avant la Seconde Guerre mondiale. Un numéro du *Barbelé*, journal distribué aux appelés après la mobilisation par vagues depuis septembre 1939, parle du logement des soldats mobilisés. Le sous-titre de l'hebdomadaire est repris de la devise du 14^e régiment de ligne : « Qui s'y frotte s'y pique ». Le numéro date du 4 avril 1940. La photo en couverture montre, en noir et blanc, le père de PM de profil, assis à une table. Il est en uniforme. « Mon père était carabinier cycliste. » *J'ai longtemps cru qu'il avait fait toute la guerre à vélo [...]. Je me le figurais fonçant, sabre au clair, à la tête d'une cavalerie d'acier*⁵⁰... Le père écrivait dans *Le Barbelé*, explique PM. Ce qui lui vaut l'honneur de la couverture. Debout à côté de lui, la mère de l'écrivain, belle femme aux cheveux noirs, coiffure partagée en deux et remontant au-dessus du cou. Une coiffure d'époque. Le père aussi a les cheveux noirs. Pierrot adulte lui ressemble. « On disait dans la famille que ma grand-mère avait frayé avec un Italien. » Les femmes qui fraient avec les Italiens ne sont pas rares dans l'imaginaire de PM, mais davantage du côté maternel.

Dans les bras de la mère, un jeune enfant, le futur auteur, tête relevée, regard dans le lointain. La photo a été prise dans l'appartement du Solbosch, entre la cuisine et le salon, précise Mertens. Il extirpe la photo encadrée de dessous un monceau de documents, de livres, de cadres qui envahissent l'appartement. Il

50. PR, p. 79.

me la montre. Sur la table de la photo est déposé un bol. « Attends, dit PM. Je vais te montrer quelque chose. » Il repart à l'arrière de l'appartement. Revient. Me montre un bol usé, celui de la photo. « N'en parle pas trop, je vais le faire dans mon livre-entonnoir. » Le livre-entonnoir, c'est celui qu'il est en train d'écrire depuis que j'ai commencé mes entretiens avec lui. Un livre né d'une demande d'éditeur de publier en volume une série d'articles parus dans un quotidien de sa capitale à l'été 2010 sur le cancer qui l'a frappé cette année-là. Depuis, le livre gonfle et évolue au fil des mois et de nos rencontres, traversé, parfois suspendu par d'autres écritures, une tribune, une conférence, un article critique. Le projet est devenu multiple, un livre-tout, ni roman, ni essai, autobiographique et fictionnel qui grossit de ne pas paraître⁵¹. Quand une idée lui passe par la tête, surgit dans ses paroles au cours d'un entretien, il la note sur une paperolle, se promet de l'intégrer dans son livre. Un livre-entonnoir dans lequel il parlera de tout ce dont il n'a pas encore parlé jusqu'alors, dit-il.

Le bol a traversé les années. Et l'image. Est sorti de la deuxième dimension en noir et blanc et a surgi dans la troisième en couleur. Je laisse à PM le soin de parler de cette couleur dans son livre-entonnoir. Il caresse le bol. Preuve qu'il existe. Que tout a existé. Toute cette guerre. Toute cette enfance. Qu'il y a un passage de l'image à la réalité. Que la fiction dont on entoure les souvenirs, les siens, ceux des autres, n'est pas vaine. Qu'elle produit quelque chose de réel. Qu'on peut sortir du film, quitte à y rentrer à nouveau plus tard pour l'alimenter. Le bol existe. C'est la madeleine de Pierre. Une madeleine de l'enfance qui aurait traversé les années et aurait glissé des doigts de Marcel dans la main de Proust. Pas une madeleine qui existerait uniquement dans la mémoire des papilles. Une madeleine, la vraie, dans les mains. « Je n'invente rien », dit souvent PM. Une provocation. Ou un vœu.

51. Le projet, inachevé, évoluera par la suite : voir la fin de cet ouvrage.

La guerre, préhistoire avant la mémoire

Car autour du bol, rien n'est très sûr. Cette prime enfance et la guerre qui a tant marqué, tant imprégné sa vie, dessiné en pointillés tout ou presque tout de son destin, PM ne s'en souvient pas. Ou peu. Il a six mois dans les bras de sa mère sur la photo du *Barbelé*. Sept mois quand la guerre éclate. Moins de six ans quand elle se termine. PM se rappelle quelques épisodes. Mais il ne peut se souvenir de tout, ni même de beaucoup. Alors, il fouille. Alors il invente, et ce n'est pas contradictoire avec ce qu'il a dit : « Je n'invente rien. » Ce n'est pas une invention. C'est une mise au jour, avec les moyens de bord d'un romancier, de son passé enfoui.

Je suis « un homme de mémoire ». Et « même », ajoute-t-il, « de préhistoire personnelle⁵² ». Il veut dire de la mémoire avant la mémoire. De l'histoire avant l'écrit. Avant qu'il n'écrive. Avant qu'on ne puisse écrire sur soi-même. Prendre des notes. Quand on peut seulement regarder de ses yeux et enfouir ce qu'on voit.

Personne ne se souvient de sa prime enfance. Personne ne peut récupérer son enfance comme on le fait ou le ferait de son enfance plus avancée, puis de sa jeunesse, puis de sa vie adulte. À travers une conscience indemne. Toute enfance est limbes, monde au-delà de la lisière de la mémoire. Mais chez Mertens, les limbes sont traversés de feux, de bruits et de fureur, les bruits d'une guerre qui éclate dans son berceau, brise les frontières, rompt les digues, la fureur qui fait entrer le vent de l'histoire et de la division. Aussi ces limbes, qui auraient dû être innocents mais ne le sont pas, qui auraient dû être blancs mais sont noirs, PM les explore. Son berceau, il y farfouille, le met sens dessus dessous, n'arrête pas d'y revenir, masqué ou non, masquant lui-même les personnages, jouant sans cesse la pièce, pour que tombent un jour ces masques. Réattribuant, dans cette pièce, les rôles et les textes à dire, les codes et les tons. Il remue, PM, le bébé et les draps, les

52. *Pierre Mertens. Tout est feu*, transcription de l'entretien télévisé avec Edmond Blattchen du 2 avril 1995, Bruxelles-Liège, Alice Éditions et RTBF Liège, coll. « L'intégrale des entretiens "Noms de dieux" d'Edmond Blattchen », p. 27.

jouets, se fait iconoclaste de lui-même, vandalise sa propre maison, y fait irruption, se fait voleur.

C'est pour retrouver ce qu'il n'a pas pu écrire en temps réel, qu'il se met sans doute un jour au roman et à la nouvelle. Pour écrire ce qui n'est pas écrit. Et n'a pas été dit. Sa *mère a beau lui répéter qu'il n'a pu vivre tous ces événements que dans l'inconscience éberluée de la prime enfance, l'hébétude extasiée propre à cet âge de l'éveil initial*⁵³, il n'en a cure. Mieux, il n'a cure que de dissiper le trouble, de trouver le ou les fins mots de cette préhistoire où tout se noue et se dénoue pour lui. Tout le trouble de cette préhistoire obscure.

Il parle souvent, PM, d'enfance cachée. Mais cette enfance lui est d'abord cachée à lui-même. La mère occulte les vitres. Et par là, dirait-on, la vie et la vision de l'enfant. La rue est éteinte. *Les phares des voitures* sont recouverts de *transparents bleuâtres*⁵⁴. PM naît à la lumière dans un couvre-feu. Tout est dit dans ce mot étouffoir. Un éteignoir. Et la fiction naît aussitôt dans ces filtres transparents, tels ceux d'un appareil photographique, qui lui sont présentés dès qu'il découvre le monde extérieur. Des filtres pour éclairer ou cacher. Les deux.

Mentir parce qu'il le faut

Oui, sous le couvre-feu couve le feu. Le feu de la guerre. Le feu du foyer. Toute sa vie, dans toute une partie de son œuvre, PM n'aura de cesse de soulever la couverture, de faire apparaître le feu qui couve. D'écrire, avec filtres ou non, sa préhistoire, puis son histoire. Au lecteur de deviner quand il y a filtre ou non : après tout on ne lui a pas facilité la tâche à lui, PM, pourquoi devrait-il aider le lecteur ?

Écrire avec des filtres. Peut-être sont-ils indispensables pour éclairer un monde trouble, un monde de conflits et d'ambiguïtés,

53. PR, p. 74

54. *Ibid.*

pour débusquer les traîtres, révéler les mensonges. Avec, s'il le faut, les armes mêmes des traîtres et des menteurs.

Mentir parce qu'il le faut. L'enfant ment. Les adultes aussi. Dès lors mentir quand, enfant, on est devenu adulte. Mais dans un autre monde. Un monde de représentation. Un monde miroir et reflet. Où mentir, selon la fameuse formule d'Aragon⁵⁵, c'est dire vrai. *Elle a collé sur le store de papier noir qui aveugle les fenêtres de la cuisine, une lune et des étoiles découpées dans du papier. Si bien qu'un ciel en remplace seulement un autre. Le faux ciel est même plus beau que le vrai*⁵⁶...

Mentir vrai. « Je n'invente rien », répète Mertens. Et il écrit ailleurs : *Le plus sûr moyen d'inventer, c'est encore de partir du réel*⁵⁷. À peine un paradoxe. Car il s'agit bien de partir du réel pour le retrouver. Dans une boucle, dont on espère qu'elle retournera au point de départ. Il faut toujours croire un romancier. Même quand il ment. Surtout quand il ment. Dans son œuvre et dans la vie, quand les deux, comme chez Mertens, sont tellement liées l'une à l'autre. Car le romancier ment pour dire. Dire ce qu'on lui a caché.

*Je me revois poupon [...] jactant sa ferme intention, une bouillonnante résolution de vivre, vivre, encore et encore, lorsqu'on aurait traversé ce monde de ruines*⁵⁸... Raconter sa vie et le monde sur ses propres ruines. Les ruines deviennent alors les pièces de sa propre fiction. Et survivre, survivre à la guerre et à son enfance, se transforme en sur-vivre. Vivre au-delà de soi-même. Par-dessus sa propre réalité. Du haut de son mirador.

Éventer les secrets

L'Inde ou l'Amérique, paru en 1969, est le premier des retours sur lui-même, la première quête de l'enfant qu'il a été. Et significativement, le titre dit tout. On s'en va pour se retrouver soi-

55. Louis Aragon, « Le Mentir-vrai », dans le recueil éponyme, Paris, Gallimard, 1980.

56. PR, p. 75.

57. E, 4^e de couverture.

58. PR, p. 74.

même, son enfance dans un tour du monde. Comme Christophe Colomb à la poursuite des Indes pour prouver la rotondité de la terre. Cela prendra juste un peu de temps. Car on s'arrête en chemin. Et on ne connaît pas toute l'histoire. Ni le monde entier. On le découvre peu à peu, au fil du voyage. On met pied à terre en chemin. En Amérique. « Mais on finit toujours par trouver l'Inde », affirme PM. Cela exige juste une œuvre... *C'est drôle, pense-t-il, je m'en vais toujours, je n'arrive jamais. Mais j'étais arrivé ici*⁵⁹. « Ici », c'est l'œuvre. L'œuvre où l'on s'attarde. Où l'on se plaît à vivre.

C'est donc dans l'œuvre qu'il faudra aller pour retrouver l'écrivain. Comme lui-même s'y retrouve. Dans un certain ordre d'ailleurs. Le premier roman paru parle de l'enfance. Ceux qui pensent que Pierre Mertens est complexe – et j'en suis – ont tort. À tout le moins, ils n'ont pas tout à fait raison. Il suffit de suivre le chemin. Parfois tortueux, mais le suivre jusque dans ses détours. Il suffit de lire. Comme lui-même, PM, en a fait l'expérience : *Je sais que je puis les relire* [il parle des cahiers d'écolier de son double], *à présent : les affronter, et leurs tabous, leurs secrets de polichinelle. Je me souviens de tout ce qu'ils disent et surtout, enfin, de ce qu'ils cachent*⁶⁰. La réalité est un secret de polichinelle, un faux secret que tout le monde sait mais qui attend Polichinelle pour être ébruité. Une définition de la fiction. Portrait du romancier en polichinelle.

Éventer les secrets, chez PM, cela commence par l'exode, immédiatement après la naissance et le baptême. On peut parler de la guerre comme baptême du feu. À peine Pierrot est-il installé dans son monde qu'éclate, en mai 1940, la guerre et qu'intervient l'exode. *Ex-odos*, la route hors de. Hors du berceau, du creuset, du futur « conté ». PM écrit au moins une fois le mot avec une majuscule⁶¹. L'Exode, comme la sortie d'Égypte des Hébreux. Pour retrouver la Terre promise. Pour PM, ce sera la France et Bordeaux, pas encore la terre promise. Sa terre, elle est plutôt perdue. Il ira

59. Derniers mots de *L'Inde ou l'Amérique*, PCI, p. 156.

60. PR, p. 68.

61. *Ibid.*, p. 75.

la chercher, plus tard, aux quatre coins du monde. En revenant toujours à son point de départ, à sa petite terre toujours perdue et retrouvée. Son ventre : *Ce fut l'exode. On est arraché comme d'un ventre*⁶².

Revenir, c'est ce que le petit enfant fait tout de suite en 1940. L'exode, cette première faille, plutôt que fuite, dans la coquille originale, se termine après un mois. *Un mois après notre roi, le maréchal qui veillait aux destinées de la France fit, lui, mieux que de se rendre et, par étapes, proposa aux Allemands de collaborer avec eux à l'édification du pays. Il n'y avait plus pour nous qu'à retourner au pays, à rentrer au square du Bois-Profond*⁶³... Cela, l'écrivain ne le racontera pas dans son premier roman, mais vingt-six ans plus tard, dans un autre. Car il faut du temps pour retrouver l'ordre des choses, son ordre. Dans *L'Inde ou l'Amérique*, le narrateur neutre qui ne lui ressemble pas, raconte surtout ce qui arrivera à la fin de la guerre, à cheval sur la guerre et la paix. Mais pour savoir ce qui se passe au retour de l'exode, il faut suivre le narrateur-qui-ressemble-à-l'auteur du roman ultérieur, *Une paix royale*.

Le récit s'y fait par bribes, fragments, parcelles de ruines. La mémoire est en pièces. Et on se dit soudain qu'elle vient en partie de là, l'écriture en fragments, de PM, de ces bouts qui lui sont donnés parcimonieusement par la mémoire et avant cela par ses parents, son père qui sera vite absent, sa mère vite muette, secrète. Le mutisme, le secret et, ce qui semble aller avec, la dureté de la mère chevauchent, se mêlent, s'identifient vite à ceux de la guerre. Je suis né d'une guerre, pourrait dire PM, comme on dirait je suis né d'une mère.

Le silence de la mère

« Même son chat était sourd », ajoute Pierre en parlant du chat de sa mère. Un chat persan blanc avec des yeux bleus, qui avait hérité d'une affection génétique associée à la couleur blanche des

62. IA, PCI, p. 47.

63. PR, p. 74.

chats : la dégénérescence de l'oreille interne. Le seul chat que PM a jamais pu aimer, comme si, par empathie, il partageait avec lui cette surdité exigée de la mère.

« Rien n'était à ciel ouvert », poursuit PM. *La nuit en plein jour*, raconte le narrateur-qui-lui-ressemble, *quand il [fallait] descendre dans la cave*. Une atmosphère claire-obscur dans laquelle la parole de la mère est rare. Il parle des *pannes d'électricité, quand maman doit changer un fusible et m'adresse, tendrement, pour une fois, la parole dans le noir*⁶⁴. Et on ne sait pas trop dans cette phrase à quoi se rapporte « *pour une fois* ». À la parole que la mère adresse à son fils ou à la tendresse dont cette parole serait marquée. Aux deux, sans doute, dirait PM. Je ne lui poserai pas la question. Je réponds à sa place.

Semi-obscur, le monde qui s'ouvre – ou se ferme – à l'enfant au retour de l'exode et dans les années qui suivent l'est aussi parce qu'il devient semi-clandestin. Tout concourt à brouiller les pistes, à cacher la vérité. À naviguer dans le noir. À l'aveugle ou dans la surdité. Deux handicaps qui réapparaîtront dans des inédits de la maturité, mais dont l'un, pour le moment, est celui du chat, ce chat quelque peu extraterrestre qui traverse l'appartement du square du Solbosch en double d'on ne sait quel être, quel dieu ou quel diable. C'est en tout cas ainsi qu'il s'en souvient, PM. Ainsi qu'il peint ou repeint sa prime enfance. « *C'est indispensable, une enfance revue et corrigée ?* », demanderait Mariam, la compagne du narrateur-qui-ressemble-à-l'auteur dans une nouvelle d'*Ombres au tableau*⁶⁵.

Les parents de PM résistent. Dans des réseaux. Le mot revient plusieurs fois : *De plus, vous n'ignorez pas les risques que nous courons* [c'est Mme Delmas qui parle, la mère du personnage-qui-lui-ressemble] : *un enfant pourrait, par ses inconséquences, nuire à l'action de notre Réseau et, inconsciemment, la saboter, la ruiner*⁶⁶. « Ma mère faisait partie du réseau créé par Régine Orfinger. »

64. *Ibid.*, p. 74 et 75.

65. « Le secret de l'isoloir », OT, p. 271.

66. IA, PCI, p. 62.

Juriste née en 1911⁶⁷ celle-ci est radiée du barreau d'Anvers pour sa judéité au début de la Seconde Guerre mondiale, puis participe aux côtés de son mari Lucien à la résistance, comme « courrière » de l'état-major des partisans⁶⁸. En mai 1943, dénoncé par un Juif passé au service des nazis, son mari est arrêté et emprisonné au camp de Breendonck. En février 1944, il sera assassiné. Mère d'un deuxième enfant qui ne connaîtra pas son père, Lucienne poursuit ses activités de résistante. Plus tard elle dirigera la Ligue des droits de l'homme en Belgique⁶⁹ et il faut déjà noter que PM en sera un des membres et observateurs.

Quand la mère de Pierrot rejoint-elle le réseau ? Et la résistance en général ? Selon les dires d'une de ses amies les plus proches, Marcelle A.⁷⁰, Adrienne Ficq, dont elle fait la connaissance vers 1943, évoquait peu son action dans la résistance. Mais Adrienne parlait peu du passé et de sa vie personnelle. Tous ceux qui l'ont connue, dont les anciennes compagnes de PM et son ex-épouse, le confirment. C'est même ce qui pose problème à son fils Pierre : Adrienne ne se livre pas. On en sait plus en se penchant sur le père de PM, Guy Mertens, et l'on sait que, jusqu'à la fin de la guerre, les combats, sinon toutes les actions sur le terrain, étaient partagés par le père et la mère. C'est vers Guy Mertens et son témoignage qu'il faudra se tourner plus tard pour décrire avec plus de détails les années de guerre et de résistance.

En attendant, le silence de la mère (comme un écho étrange de la nouvelle de Vercors sur la même période⁷¹) imprègne la

67. Ou 1912, comme parfois on le trouve et comme mentionné dans la version imprimée du présent ouvrage.

68. *Le Soir*, 9 juin 1999, 2 janvier 2003. Voir aussi Jean-Philippe Schreiber (dir., avec l'aide d'Élisabeth Wulliger, de Nele Lavachery et Rachel Lipszyc), *Dictionnaire biographique des Juifs de Belgique : figures du judaïsme belge, XIX^e-XX^e siècles*, Bruxelles, De Boeck, 2002.

69. Pour en savoir plus, voir Éliane Gubin (dir.), *Dictionnaire des femmes belges, XIX^e et XX^e siècles*, Bruxelles, Racine, 2006.

70. La personne ne souhaitant pas être identifiée, nous avons modifié son prénom et l'initiale de son nom.

71. *Le Silence de la mer*, Paris, éditions de Minuit, 1942.

mémoire. L'opacité consubstantielle de la résistance contamine le souvenir. Le mange. Même si le récit de la résistance n'occupe qu'une place réduite dans un roman comme *Une paix royale*, son thème en prend une plus grande dans le discours oral de PM, une place de plus en plus grande au fil des ans. Comme si, les années venant, il lui fallait éclaircir, définir, raconter cette période obscure, dans ce Solbosch qui devient le creuset de tous les secrets, de tous les silences. *J'arrivais, enfin, à admettre ce qui s'était passé naguère pour moi au square du Bois-Profond*⁷². Que s'est-il donc passé dans ce bois si profond qu'on n'ira jamais vraiment à son bout ?

À la fois cache clandestine et logement de la Feldgendarmerie

« Nous vivions dans un petit appartement qui était notamment loué par la Gestapo et la Feldgendarmerie et il y avait un petit immeuble de trois étages à Ixelles... ». À deux reprises dans des entretiens, PM raconte presque mot pour mot ce qu'il relate, en lui donnant forme, dans *Une paix royale : Beaucoup plus tard, elle* [la mère du narrateur] *me révéla que des membres de la Gestapo s'étaient installés au rez-de-chaussée de l'immeuble et que d'autres, qui appartenaient à la Feldgendarmerie, habitaient au premier étage. Avec des femmes qu'on appelait des « souris grises », à cause de leur uniforme et de leur museau pointu. Des « femmes-soldats allemandes », reliait PM dans les entretiens, « qui étaient dans une espèce de cache-poussière gris bleuté qui suffisait à vous refroidir pour la journée parce qu'elles avaient la couleur de la lame d'un acier » et qui, de temps à autre, venaient emprunter une poêle pour y frire des Reibekuchen – prétexte, sans doute, à jeter un regard circulaire sur l'espace où nous étions censés vivre seulement en famille.*

Si les « souris grises » veulent jeter un œil dans l'appartement, c'est qu'on accueillait beaucoup de monde dans le petit appartement, des inconnus qui s'exprimaient dans toutes les langues, qui allaient et venaient, parfois pour quelques heures⁷³...

72. PR, p. 69.

73. *Ibid.*, p. 75.

Le père participe à ces caches. Un document l'atteste : un entretien, enregistré en 1990, entre Guy Mertens et l'historien de la Seconde Guerre mondiale José Gotovitch⁷⁴. Mais c'est la mère, davantage au foyer que le père impliqué dans son travail de fonctionnaire et dans des actions de résistance dans la presse clandestine ou sur le terrain, qui apparaît comme la figure tutélaire de cet appartement qui servait de planque : *maman, en courant de grands risques, passa la guerre à cacher sous son toit des hommes que l'occupant persécutait*⁷⁵.

Dans le roman, *Une paix royale*, Pierre Mertens n'est pas très explicite sur l'identité des personnes cachées. *À force de recueillir, de cacher des Juifs...*⁷⁶, écrit-il au hasard d'une phrase. Il est plus précis dans les entretiens, jusqu'à identifier ainsi l'ensemble des clandestins : « Il se fait que ceux que nous cachions étaient juifs. » Ce qui accroît encore l'aplomb dont faisaient preuve la mère ou les parents de Pierrot à opérer au-dessus d'occupants allemands. « Il paraît que c'était fréquent, qu'on cachait les Juifs dans des endroits similaires, en se disant que jamais les nazis ne s'en douteraient. » *Et si on les cachait sous notre toit, c'était au nez et à la barbe des autres occupants de l'immeuble, qui, jamais, n'auraient pu croire à tant d'audace*⁷⁷.

Même si – le père le confirme dans le témoignage cité plus haut où il parle d'un komsomol⁷⁸ – les individus cachés ne sont pas tous juifs, l'existence de ces caches au-dessus de locataires membres de la Feldgendarmerie (mais non de la Gestapo comme le répète

74. Entretien enregistré du 28 novembre 1990, retranscrit (non intégralement) et déposé au CEGESOMA (Centre d'études et de documentation Guerre et Sociétés contemporaines) à Bruxelles. Écouter, pour ce qui concerne les caches, l'enregistrement.

75. PR, p. 85.a

76. *Ibid.*

77. PR, p. 76.

78. Membre de la jeunesse communiste en URSS, participant, ici, à la résistance occidentale.

souvent Mertens en parlant parfois d'un bureau de la Gestapo⁷⁹) ne semble pas être seulement du ressort de la mémoire déformée ou des fantasmes de l'écrivain qui les organiserait, voire les créerait dans une mise en scène fictionnelle. La figure du ruban de Möbius est ici encore opérante. Personne ne peut pointer avec exactitude où, sur le ruban, se termine le réel dit « pur » et où commencerait l'imaginaire : le doigt glisse sur la bande unique, nous imposant une incertitude permanente, au grand dam de ceux, lecteurs à la recherche de balises fermes, qui chercheraient à découvrir la frontière entre les mondes, réel et fictif, et les genres. La parole (que l'on voudrait tant assimiler à une promesse de vérité) de l'auteur, tant dans ses fictions que dans son discours sur lui-même, est en mouvement comme l'écrivain lui-même est en permanente construction.

Le père, ici, vient à son secours : à la fin de l'entretien avec l'historien José Gotovitch, dans une partie non transcrite, une femme, la dernière épouse de Guy Mertens, relate un épisode survenu un soir de Noël à la famille de PM : « Le soir de Noël au Solbosch, quand les “souris” vous ont apporté une omelette, le komsomol l'a mangée. » Le père confirme alors et poursuit : « Les souris grises sont arrivées, le komsomol a ouvert la porte. C'était d'une imprudence folle ! C'étaient des “souris”. Il n'a pas bougé, heureusement. Je suis tout de suite intervenu. Elles apportaient une poire, avec des œufs brouillés. Des œufs brouillés un soir de Noël... nous n'avons pas eu le patriotisme de les refuser ! Le komsomol a mangé largement sa part. » Quant aux Juifs qu'auraient cachés les parents de PM, affirmation qui provoque le scepticisme et pousse certains à parler d'affabulation quand elle est proférée hors de la fiction, José Gotovitch, expert en la matière, ne la juge pas invraisemblable : il rappelle que, selon ses propres dires, le chef du réseau de l'Orchestre rouge, Leopold Trepper, un Juif polonais, habitait à Bruxelles au même étage que l'officier allemand chargé de le rechercher. À moins de faire tant de Trepper,

79. Ainsi, le 2 février 2008, dans un entretien radiophonique avec Frédéric Mitterrand (émission « Ça me dit l'après-midi », France Culture)

du père de PM, de PM des mythomanes de même calibre, et de Bruxelles une ville où ils proliféreraient particulièrement, il faudra se résoudre à accepter l'histoire pour ce qu'elle est. Sur la courbe du ruban de Möbius, ce qui semble faux est parfois vrai, et ce qu'on est tenté de croire vrai ne l'est pas toujours⁸⁰.

Dans cet immeuble où le fait de cacher des clandestins et ses risques se voient investis, ne fût-ce que dans la perception des faits, d'une importance considérable, on comprend que la mère, maîtresse du foyer, impose le silence au fils. Ou que le fils, a posteriori, se le sente imposé. *Lorsque maman me confiait certaines choses à propos de ces visiteurs que nous recevions, c'était aussitôt pour me conjurer de ne jamais rien en dire à personne*⁸¹. « On était toujours exposé à se voir poser des questions : tu vis avec qui ? la famille c'est qui et qui ? y a-t-il quelqu'un d'autre ? Des questions hyper-dangereuses. On m'avait donc fait répéter assez mécaniquement les réponses, si bien que je ne pouvais pas être surpris, décontenancé, me contredire. » *Les locataires du rez-de-chaussée et du premier étage m'adressaient la parole lorsque je passais à côté d'eux dans l'escalier ; ils me souriaient gentiment, ils me promettaient parfois une orange ou une douille de fusil*⁸² « ou un chocolat blanc. Les premiers chocolats blancs que j'ai vus, c'est dans les mains des nazis. Trois ans plus tard, c'était dans les mains des GI américains noirs. Ils étaient bien meilleurs. Le chocolat blanc exhibé par un Noir, je trouvais ça très beau en plus. Et ça m'a beaucoup plu. »

Ce silence décrété par la mère est au cœur du récit de ce qui se passe au square du Solbosch. Si tout n'est pas très clair (*Tout cela, qui était si mystérieux et confus, compliqué à comprendre*⁸³...), si tout apparaît invraisemblable – mais ne l'est pas, dans ce cas –, si la chronologie est floue et si, parfois, l'appartement devient l'immeuble (en une nouvelle synecdoque) ou si, comme dans

80. Voir aussi, plus loin, les entretiens d'Edgard Picciotto avec Barbara Dickschen.

81. PR, p. 76.

82. *Ibid.*

83. *Ibid.*

certain entretiens, l'immeuble, mis à distance, « monumentalisé », devient distinct de l'appartement, c'est en tout cas ce que retiennent l'enfant et l'adulte qu'il devient, et de cette manière. *J'apprenais à me taire en même temps que j'apprenais à parler. [...] Aussitôt donné un mot, on me le reprenait. [...] Je me demande parfois, aujourd'hui encore, si j'ai jamais pu me défaire de l'idée que le langage avait partie liée avec la terreur... Et la langue avec la censure. Je ne souhaite à personne de vivre cette contradiction*⁸⁴.

La clandestinité tant associée à la mère irradie tout le récit. Englobe la totalité du décor, de ses éléments et des personnages. Au point, presque, d'effacer, de taire l'enfant : *À force de cacher des inconnus, je me dis qu'elle finit par me cacher moi aussi, mais d'une autre façon : elle me cacha à elle-même*⁸⁵. Caché à lui-même, caché à elle-même. Avec, dans le rôle d'écran entre la mère et l'enfant, un homme-enfant qui, en cette période obscure, vole toute la lumière. Un voleur de feu. Expert en glaciologie...

À force de cacher des Juifs : *Ezra Picciotto*

Quand, dans le roman *Une paix royale*, Pierre Mertens écrit les mots cités « *À force de recueillir, de cacher des Juifs...* », le narrateur vient de parler de Nathan Husseini. Ce personnage a pris plusieurs noms et visages dans l'œuvre de PM. Deux en réalité. Dans le premier roman de l'auteur, *L'Inde ou l'Amérique*, il porte le nom d'Emmanuel. *Cela fait quelque temps qu'un autre enfant est entré dans le cercle de famille : ses parents sont partis à la guerre ou à la colonie. Les semaines, puis les mois passent. Les parents ne reviennent pas et l'enfant reste*⁸⁶.

Un soir, dit le narrateur-qui-ressemble-à-l'auteur dans Une paix royale, une rafle eut lieu dans le quartier de l'université. Un homme put s'y soustraire en venant sonner à notre porte. [...] Il aperçoit de la lumière au troisième étage, il sonne, ma mère lui ouvre, lui accorde

84. *Ibid.*

85. PR, p. 85

86. IA, PCI, p. 27.

*l'hospitalité... En fait, il avait mémorisé l'adresse qu'un groupe de résistants lui avait signalée*⁸⁷.

« Un réfugié », dit PM. *Italien, mais d'Alexandrie*⁸⁸. « Né à Istanbul, je crois, mais de famille milanaise », ajoute PM. Né, de fait, à Istanbul (Constantinople, préférerait-il dire) d'une famille juive sépharade aisée de négociants et de diplomates dont les origines se perdent au Portugal puis à Livourne – plutôt que Milan – en Italie, avant de se déplacer à Alep en Syrie, enfin au Caire⁸⁹. La naissance à Istanbul a lieu lors d'un séjour prolongé des parents dans la capitale turque. « Il était venu avec sa famille en Belgique. » Plus précisément, en 1930, avec sa mère qui, à la mort de son mari, quitte Le Caire avec ses quatre enfants pour Bruxelles, selon Marcelle A., amie de la famille Picciotto (avant de devenir celle d'Adrienne Ficq). Picciotto : le nom est à consonance italienne mais est d'origine portugaise. Picciotto : « deux *c*, deux *t* », précise PM à propos de l'homme, Ezra, qui jouera un rôle essentiel dans son histoire personnelle. Une sorte de coin dans une histoire familiale déjà secouée par les péripéties de la guerre.

Ezra Picciotto est né en 1921, il a neuf ans quand il quitte Le Caire après y avoir fréquenté l'école du Lycée français, parce que, chez lui, on parle français comme dans une certaine bourgeoisie cosmopolite et que la langue est la deuxième d'Égypte. Il a, Ezra, dix-neuf ans quand la Seconde Guerre mondiale éclate et quelques années de plus quand il pénètre au 20, square du Solbosch.

Une rafle [...] dans le quartier l'y a mené, écrit le narrateur-qui-ressemble-à-PM comme on vient de le voir. Le romancier a une mémoire étonnante d'un passé qui lui a été souvent transmis, pour ce qui est de cette période, oralement. L'enquêteur (que je suis) complète, précise, corrige parfois au gré de ses rencontres et de ses

87. PR, p. 85

88. *Ibid.*

89. Les informations biographiques sur Ezra(-Edgard) Picciotto proviennent des entretiens avec Barbara Dickschen évoqués ci-dessous. Confirmées, pour plusieurs d'entre elles, par les sœurs d'Edgard Picciotto, Lily Fortunata et Simone.

propres découvertes. Ainsi une série de longs entretiens accordés en 1999 par Ezra Picciotto à Barbara Dickschen pour la Fondation de la mémoire contemporaine à Bruxelles⁹⁰. Selon Picciotto lui-même, la rafle a lieu au sortir d'une soirée chez Rosine Lewin (1920-2010), résistante de la première heure et communiste depuis le 22 juin 1941, date de la rupture du pacte germano-soviétique⁹¹. Elle deviendra plus tard rédactrice en chef du *Drapeau Rouge*, l'organe quotidien du Parti communiste belge, puis de la revue d'études *Cahiers marxistes*. Le domicile des parents Lewin se trouve près de l'université libre de Bruxelles. Nous sommes à la mi-février 1943. En 1939, Ezra a entamé des études de chimie à l'ULB. En novembre 1941, l'université a suspendu ses cours pour ne pas se soumettre aux diktats de l'occupant et est fermée. Une résistance s'organise. Des cours sont dispensés dans des domiciles privés en ville. Et, début février 1943, un attentat est perpétré à la cité universitaire. Dans la soirée, l'occupant organise une rafle dans le quartier. Ezra Picciotto, qui sort de chez les Lewin quelque temps après l'attentat, dit-il, est arrêté.

La rafle a donc bien eu lieu, mais elle n'a pas mené Picciotto chez les Mertens au square du Solbosch. Ezra est interrogé par la Feldgendarmarie⁹² et incarcéré à la prison de Saint-Gilles pendant un peu plus de deux semaines. Un document retrouvé par la

90. Entretiens réalisés en octobre et novembre 1999 et retranscrits, Fondation de la mémoire contemporaine, Bruxelles.

91. Entretien filmé avec Hugues Le Paige, relaté dans Le Paige H., « Rosine Lewin, une vie de communiste », Bruxelles, revue *Politique*, n° 66, septembre-octobre 2010.

92. La Feldgendarmarie le soupçonne d'avoir participé à l'attentat. Mais Picciotto a un alibi : la soirée chez les Lewin. À cet égard, le malaise est palpable dans l'entretien cité avec B. Dickschen, quand il évoque l'alibi d'une soirée musicale chez des Juifs, ce qu'étaient les parents Lewin. « Bon, ben, ça ne va pas de soi, hein. Si j'avais été chez quelqu'un de clandestin, j'aurais... je ne l'aurais pas dénoncé. Mais ici, j'ai hésité évidemment, mais la famille Lewin était tout à fait dans les règles, ils étaient juifs, ils portaient l'étoile, ne faisaient rien de mal. Alors, j'ai dit où j'étais. Mais ils ont voulu savoir qui était là aussi, j'ai donné des noms. Il n'y avait pas de problème, puisque nous écoutions du Mozart. On n'avait rien à nous reprocher. C'était le but de la soirée. »

Fondation de la mémoire contemporaine mentionne, en allemand, son incarcération dans la cellule 321 à la date du 6 février 1943, à 3 h 10. Un autre document du 15 février mentionne un transfert de plusieurs prisonniers vers une commission spéciale de sécurité de Bruxelles. À côté du nom de Picciotto, une note manuscrite indique sa libération le 22. Ezra a gardé, comme le reste de sa famille, la nationalité italienne qui lui vient du passage de ses ancêtres en Italie. C'est ce qui lui permet, malgré l'inscription « Juif » sur sa carte d'identité, de ne pas porter l'étoile jaune imposée en Belgique depuis mai 1942 et que Rosine Lewin, raconte-t-il, « porte fièrement ». C'est ce qui lui évite aussi d'être déporté, ajoute-t-il, grâce à l'intervention du consul d'Italie contacté par sa mère. Consul qui conseille à celle-ci d'emmener ses enfants en Italie, où la chasse aux Juifs est moins virulente – à tout le moins, à cette époque – qu'en Belgique. La mère suit le conseil, émigre avec ses enfants. Sauf Ezra, qui décide de rester en Belgique.

Quand la rencontre a-t-elle lieu entre Ezra Picciotto et les Mertens ? Pas au moment de la rafle. Plus tard. Vers 1943, selon Marcelle A. À travers la résistance, à laquelle Ezra Picciotto, Guy Mertens et Adrienne Ficq participent. *Il résistait, lui aussi*. Dans *Une paix royale*, le mot « résistait » est mis en italique, comme si le narrateur se montrait sceptique ou ironique à l'égard de l'implication de Nathan Hussein, l'avatar de Picciotto, dans les réseaux. Sarcastique, PM l'est aussi oralement à l'égard de Picciotto.

Celui avec qui PM ferraille si souvent par-delà la mort reconnaît⁹³ n'avoir pas été politisé au début de la guerre. Il fait cependant une tentative, vite avortée, de fuite en Suisse pour combattre le nazisme depuis cette base arrière. Il dispense également des cours clandestins après la fermeture de l'université et enseigne, le temps qu'elle existe de février à juin 1942, à l'école secondaire Cymring⁹⁴ soutenue par l'Association des Juifs en Belgique avec l'aval de l'occupant. Mais – est-ce l'expérience de la prison, la montée des tensions ou la liberté gagnée au départ de sa mère ? – en 1943 il entre plus

93. Dans l'entretien avec Barbara Dickschen.

94. Du nom de son créateur Charles Cymring.

activement dans la clandestinité (ou semi-clandestinité ?) et rejoint le réseau des Partisans armés de Régine Orfinger. Il se fait fabriquer de faux papiers qu'il obtient, selon Marcelle A., par le mari de cette dernière, par Régine Orfinger selon Picciotto lui-même, sans doute par les deux, le mari de Marcelle A. faisant partie du réseau Orfinger. Picciotto porte un faux nom, René Carlier, habitant de Roux, près de Charleroi. *On lui fit des papiers d'identité au nom de Gaétan Delfosse, né à Baisy-Thy*⁹⁵. Plus tard, quand il reprendra son patronyme, Picciotto associera Edgard à son prénom Ezra⁹⁶ : « On nous prie d'annoncer le décès d'Edgard Picciotto », est-il écrit sur le faire-part nécrologique dans le journal bruxellois *Le Soir* du 11 janvier 2005.

C'est donc via la résistance, au sein du réseau Orfinger, qu'Edgard Picciotto croise Adrienne. Dans l'entretien détaillé qu'il donne à Barbara Dickschen, évoquant la figure d'un prisonnier politique soviétique que le réseau cache, il raconte ainsi la rencontre :

« E. Picciotto : Mais on continue l'histoire de Ilya. De là, il est passé chez mon amie Adrienne, qui l'a logé chez elle pendant un certain temps.

B. Dickschen : Adrienne ?

E. P. : Adrienne Ficq.

B.D. : Ficq. Oui.

E. P. : Et puis, je sais pas dans quel circuit elle était exactement, mais c'est comme ça qu'on s'est connus. C'était trop compromettant parce qu'il y avait la Gestapo au rez-de-chaussée et au-dessus de chez elle qui avait réquisitionné les appartements.

B. D. : D'Adrienne ?

E. P. : Oui.

B. D. : Qui habitait... ?

95. PR, p. 85. À noter que la mention de Baisy-Thy comme faux domicile d'un clandestin apparaît dans l'entretien d'Edgard Picciotto avec Barbara Dickschen.

96. À noter que ses sœurs Lily Fortunata et Simone Picciotto ne l'appellent qu'Edgard.

E. P. : Square du Solbosch. Alors, quelqu'un a dû lui dire : "Mais ça c'est de la folie. Il faut déménager Ilya." Et on a dit à Adrienne : "Voilà, tu vas amener Ilya à quelqu'un qui va s'en charger... euh... Rendez-vous devant le café de la Tourelle. Cette personne aura... je sais pas... un journal sous le bras." C'était moi. Alors, elle m'a passé Ilya. Je l'ai amené, mais il a logé un certain temps avenue du Bois de la Cambre.

B. D. : Chez vous.

E. P. : Oui. Après avoir logé chez Adrienne pendant un certain temps... »

L'histoire – qui confirme par ailleurs la présence d'Allemands au 20, square du Solbosch, même s'il s'agit vraisemblablement plus de la Feldgendarmarie que de la Gestapo – est digne d'un scénario. Mais PM, qu'il connaisse ou non cette version, choisit une autre dramatisation de la rencontre. Qui devient plus que cela : une irruption. Comme un vent de tempête qui ouvre les portes : *J'ai parfois imaginé qu'il fut poussé vers le perron de l'immeuble où nous habitons par une bourrasque, peut-être un début d'orage, et qu'il souhaita seulement s'abriter pour un instant. Il aperçoit de la lumière [...], ma mère lui ouvre, lui accorde l'hospitalité. [...]* [Et l'accueille] *comme un second fils*⁹⁷.

Une relation (trop) romanesque

Ezra Picciotto avait sept ans de moins qu'Adrienne Ficq, dix-huit de plus que PM. Mais PM le voit proportionnellement plus jeune encore. « Il avait quinze ans de moins que ma mère », dit-il. Dans le souvenir de PM, le jeune clandestin qui prend place dans le cercle de famille, a à peine dix ans de plus que lui. Dans la fiction, c'est un enfant. Entouré toutefois d'une ambiguïté. *Est-ce bien un enfant d'ailleurs ? Depuis qu'il est arrivé, Emmanuel ne cesse de grandir. C'est déjà presque un homme à présent*⁹⁸. Le pas est franchi rapidement. Et le passage entre la première vision, celle

97. *Ibid.*

98. IA, PCI, p. 27.

d'un enfant, et la seconde, celle d'un adulte, se fait par la mère. *À force de recueillir, de cacher des juifs, elle finit par cacher celui-ci dans son lit. [...]* Je fus seulement surpris, poursuit le narrateur, *de voir un demi-frère se muer en demi-père.* Autre mot pour beau-père. Ou « beau père » : *Il était si sombrement beau*⁹⁹ ! De beau à faux, il n'y a qu'une nuance sonore : dans un texte qui constitue l'ébauche d'*Une paix royale*, PM utilise d'ailleurs le mot : *Je fus surpris de voir un vrai frère, du jour au lendemain, devenir un faux père*¹⁰⁰. Faux frère, faux père. Tout est faux dans cette ambiance à la Patrick Modiano, un autre auteur qui revisite sans cesse le monde trouble d'une enfance de guerre...

L'arrivée du jeune homme marque le début d'une relation entre Adrienne et lui qui durera soixante ans. Elle ne s'arrêtera qu'à leur mort à cinq mois de distance, le 13 août 2004 pour elle, le 14 janvier 2005, dans la même maison de retraite, « Les Jardins de Longchamp » à Uccle, une des communes huppées de Bruxelles, où l'un avait rejoint l'autre.

« *Je ne savais pas que ce serait le seul homme de ma vie...* », dit la mère au fils dans *Une paix royale*¹⁰¹.

Tout dans cette relation est romanesque : la rencontre par le biais de la résistance, les actions de sabotage dont on apprendra plus tard que certaines ont été menées de conserve entre l'amant et l'époux, la figure de l'étranger né à « Constantinople » et venu du Caire dont on ne comprend pas trop bien s'il est italien, égyptien, juif ou tout à la fois, l'âge des amants, la personnalité du scientifique de haut niveau et d'explorateur que l'on découvrira chez lui, son rôle de Pygmalion auprès d'elle qui la mènera à suivre des études universitaires et à devenir elle-même une scientifique de réputation internationale, leur vie indépendante et commune à la fois en dépit des infidélités et même d'un mariage hors de leur relation, les éclats et les réconciliations.

99. PR, p. 85.

100. *Lettre internationale*, Paris, n° 23, hiver 1989-90, repris dans *Pierre Mertens l'arpenteur, op. cit.*, p. 287.

101. PR, p. 86.

Sans oublier toutes ces anecdotes que les proches racontent et qui alimentent la légende : jusqu'à l'accident où meurt une amante et dont on soupçonne la compagne jalouse de l'avoir provoqué, ou encore cet autre accident manqué de justesse où Picciotto aurait tenté de se suicider en manquant de tuer Claude Lambert, épouse de PM, assise à son côté. La musique pour enrober le tout, avec un piano quart de queue partagé par la femme et l'homme qui refusait, raconte-t-on, d'aller aux concerts car il aurait fait mieux que l'instrumentiste sur scène. Et même une scène, mise en abyme du récit¹⁰² : Adrienne et son amie proche allant voir *Brève rencontre* (1945) de David Lean, l'histoire de la rencontre extra-conjugale entre Laura Jesson et un médecin, Alec Harvey. Séance dont Adrienne sortira en larmes, en songeant, dit l'amie, à sa propre histoire avec Picciotto et à la rupture qui se prépare avec son mari, Guy Mertens...

À écouter cette histoire, on se dit donc qu'elle aurait fait un excellent synopsis pour le romancier qu'est PM. *Pourquoi ma mère ne s'est-elle jamais doutée que je trouvais aussi captivante que les livres que je commençais à lire son étrange histoire d'amour*¹⁰³ ? Mais peut-être cette histoire est-elle trop « romanesque » ? « Tu es un grand romantique non sentimental », aurait dit un jour Milan Kundera à PM¹⁰⁴. Romantique, ce dernier le serait donc, mais arrêtant le train du romantisme dès qu'il s'emballe. Cassant sa course avec un bout de phrase ironique, cynique ou acerbe. Trop mélodramatique donc, l'histoire de sa mère et de son « faux père ».

D'autres raisons président à la non-écriture du roman d'amour d'Adrienne Ficq. Mertens cherche l'Histoire ou les mythes dans les anecdotes. Et puis, ce serait faire trop d'honneur à une relation dont il se vit comme la victime. *Oui, cet amour était vraiment la huitième merveille du monde*, raconte le narrateur d'*Une paix royale* qui, guide touristique, s'y connaît en merveilles du monde. *À un*

102. Sauf que la fin est différente dans le film et la réalité vécue par Adrienne.

103. *Ibid.*

104. Propos rapportés par PM.

*détail près : je m'en trouvais exclu*¹⁰⁵. Faut-il croire une proche quand elle dit que si Ezra le lui avait demandé, Adrienne Ficq aurait tué son fils ? On frise le ciné-roman. Ou le tragique, selon le point de vue. En tout cas, l'effacement ou la négation sont ressentis tels. Réellement et littérairement. Au point que les références se mêlent aux récits pour composer une matière qui n'appartient plus à un seul des deux registres réel et fictionnel, mais aux deux. Ainsi, cette scène où Pierrot attend sa mère en haut des escaliers, un bouquet à la main, et la mère, arrivant avec l'amant, l'écarte et le réprimande. Un récit très proustien qui rappelle l'épisode au début d'*À la recherche du temps perdu*, où lors d'un repas de ses parents avec Swann, le petit Marcel est envoyé dans sa chambre sans que sa mère ne vienne l'embrasser dans son lit, comme c'est l'habitude lorsque aucun étranger n'est présent. Marcel monte alors les escaliers à « contre-cœur », montant contre mon cœur [...] cet escalier détesté où je m'engageais toujours si tristement [...] ». Mais contre la recommandation de sa mère, Marcel décide de ne pas s'endormir sans avoir revu sa mère, puis d'aller à sa rencontre quand elle monterait dormir à son tour. « Je vis dans la cage d'escalier la lumière projetée par la bougie de maman. Puis je la vis elle-même, je m'élançai. À la première seconde, elle me regarda avec étonnement, ne comprenant pas ce qui était arrivé. Puis sa figure prit une expression de colère [...]. "Sauve-toi, sauve-toi" [...], lui dit-elle plus loin « d'une voix entrecoupée par la colère ». Mais la fin de l'épisode dans *Du côté de chez Swann* est différente de la scène vécue par Pierrot. Chez Proust, la mère, sur le conseil inattendu du père, rejoint son fils dans sa chambre...

Enfant-homme, demi-frère, faux père

Ce personnage que Pierrot et ses avatars perçoivent comme un « homme-enfant », de la même manière que l'on parle d'une femme-enfant – mais on devrait ici dire davantage « enfant-homme » –, occupe une place doublement indue dans leur vie.

105. PR, p. 85.

Enfant, parce qu'il prend la place de l'enfant « légitime ». *Nathan Husseini dut être pour ma mère d'abord comme un second fils – ou plutôt* [car il est né avant le narrateur d'*Une paix royale*] *un premier enfant qu'elle aurait reconnu avec retard*¹⁰⁶. Le narrateur externe de *L'Inde et l'Amérique* le voit de la même manière : *Emmanuel et Julien* [le double de PM dans ce roman] *entreprennent bien des expéditions, dans les bois et les carrières de sable qui entourent la ville*¹⁰⁷. Homme, parce qu'il prend la place du père. Immédiatement ou lentement. Entièrement bientôt. Après que la mère d'*Une paix royale* eut dit à son fils que *Nathan Husseini* avait été le seul homme de sa vie, le fils commente : *Il faillit bien être le seul homme de la mienne*¹⁰⁸.

Pourtant, jamais l'homme ne semble avoir voulu assumer ce rôle de père. *Ma mère me dit un jour que « Nathan éprouvait beaucoup de peine à parler avec un enfant »*¹⁰⁹. « Picciotto m'a avoué à son mariage qu'il n'aimait pas les enfants », ajoute PM en une affirmation confirmée par d'autres témoins. Après son mariage tardif, Ezra-Edgard Picciotto aurait rompu avec sa femme légitime quand elle lui annonça qu'elle était enceinte. Emmanuel-Nathan-Picciotto est donc davantage un rival entre deux âges qu'un substitut de père. Un compétiteur détesté (« Il n'y a pas d'êtres humains avec lesquels je me sois moins entendu », *Vous ne connaissez pas Emmanuel. Moi bien. C'est mon ennemi.*¹¹⁰) autant qu'envié. Envié pour la place prise auprès de la mère, bien sûr, mais aussi pour des talents que le vrai père, pourtant brillant dans son domaine, n'a pas.

Ainsi la musique, qui prendra une place considérable dans la vie de PM, qui, enfant, se rêvait en chef d'orchestre (des photos le montrent mimant les gestes d'un maestro) et qui, adulte, se serait bien vu musicien et composa un livret d'opéra. « Ils jouaient chacun du piano », raconte PM en parlant d'Adrienne et d'Ezra-Edgard,

106. *Ibid.*, p. 85.

107. IA, PCI, p. 28.

108. PR, p. 86.

109. *Ibid.*, p. 85.

110. IA, PCI, p. 28.

« lui Brahms ou Schubert. Elle Scarlatti, Rameau, Prokofiev ». Sur ce fameux piano qui occupa chez la mère, jusqu'à sa retraite en maison de soins, la même place que l'amant : centrale. Et dont le fils est écarté. Dans *L'Inde ou l'Amérique*, Julien, le double de Pierrot, n'a *jamais pris de leçons de piano*¹¹¹, tandis qu'Emmanuel en a toujours pris. La vengeance de Julien passera par le chat sourd qui, de la mère, devient ici l'animal de compagnie d'Emmanuel : *Un soir d'orage, le chat avait sauté du balcon dans l'avenue, s'était brisé une patte et avait perdu l'ouïe*¹¹². Julien rêve de le tuer. *Une nuit vint où la musique se fait de nouveau entendre dans la maison. [...] Scarlatti. [...] Julien, qui craint de s'endormir, se relève harnaché de musique, et gagne l'office en somnambule. Là, le chat qui dort au creux d'un nid de velours rouge se réveille en sursaut. C'est Zambèze, le chat d'Emmanuel. [...] Il [Julien] tuerait Zambèze, le tigre d'Emmanuel. Confusément, l'enfant frappe Zambèze, en pleine nuit, à l'insu de tous, en écoutant la musique*¹¹³.

Significativement, le chat s'apparente à un tigre (animal emblématique dans le premier roman de PM comme il l'est pour J. L. Borges) et est surnommé « Zambèze », ce fleuve du bout du monde, associé aux grandes explorations. Car Ezra-Edgard Picciotto est une sorte d'explorateur. Un conquérant, à la limite un voleur de terre, de glace et de feu. *Il entreprit des études de glaciologie. Mais en même temps, il était vulcanologue. Et aussi désertologue. [...] Il devait aimer les « chauds et froids ». Le torride et le frigorifique ? Certains jours, parti sous des cieux caniculaires, des terres tropicales et pourrissantes, ou des caillasses que le soleil, là-bas, boxait et martelait, il s'évadait aussi parfois sur des mers gelées. Cela me semblait tellement incompréhensible que je l'en admirai davantage.*

*Pourquoi ne m'a-t-il pas expliqué*¹¹⁴ ?

111. IA, PCI, p. 85.

112. *Ibid.*

113. IA, PCI, p. 29.

114. PR, p. 86.

Trop chaud, trop froid, l'homme de feu et de glace

Docteur en sciences, l'homme avait entamé des études de chimie avant la guerre, les avait poursuivies ensuite, avant d'opter pour la géologie. Ce qui lui permet, selon ce qu'il en dit, de présenter en 1952 la première thèse de géochimie. La glaciologie est dans cette ligne. « Un jour », s'amuse PM, « je l'ai rencontré chez *Beppino* ». *Beppino*, c'était un café-glacier fréquenté, dit Picciotto dans l'entretien avec Barbara Dickschen, par « l'élite universitaire » et situé avenue Guillaume Gilbert, une rue qui part du square du Solbosch et devient ensuite commerçante. Toujours la galaxie du Solbosch. « Je lui ai dit : alors, toujours l'amour de la glace ? »

Le Solbosch, Picciotto y « tombe » comme tous les autres personnages de PM dans le « conté ». Loi « auctoriale » oblige. Une revue scientifique atteste, dans un numéro de 1948, de son adresse au 20, square du Solbosch¹¹⁵. Et, après des études universitaires à Liège, il devient chercheur à l'université libre de Bruxelles. Comme Adrienne à sa suite. Et comme Pierre, des années après.

Quand il sort du Solbosch, et plus largement de Bruxelles, Picciotto participe à des expéditions aux Pôles. Au temps où la Belgique pouvait encore se permettre ce genre de grands projets avec la dynastie des Gerlache¹¹⁶ et où les scientifiques montaient des camps au nom des rois belges, il prend notamment part à la mission antarctique de 1957-1958¹¹⁷. Spécialiste de la radiation nucléaire, à l'époque chef de travaux au Laboratoire de Physique nucléaire à l'université de Bruxelles, il y intervient en géochronologue¹¹⁸ chargé de mesurer l'impact des météorites au Pôle. Plus tard,

115. *Ciel et Terre*, Bulletin de la Société Belge d'Astronomie, de Météorologie et de Physique du Globe, Bruxelles, 53^e année, 1948, p. 46.

116. Adrien de Gerlache (1866-1934) et son fils Gaston (1919-2006) menèrent de célèbres expéditions en Antarctique (en 1897-1899 et en 1957-1958). À la suite de celles-ci, la Belgique participa aux négociations du Traité sur l'Atlantique (1959).

117. Picciotto E., « Quelques résultats scientifiques de l'expédition antarctique belge 1957-1958 », *Ciel et Terre*, vol. 77, p. 126, 1961.

118. *Les Origines*, dir. Philippe Brenot, avec, e.a., Yves Coppens et Hubert Reeves, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 126.

vers 1960, il participe à une expédition américaine au « pôle Sud d'inaccessibilité », c'est-à-dire le point de l'Antarctique le plus éloigné de toute côte, en d'autres mots un des points les plus reculés du monde.

Cet homme, perdu dans les blizzards « catabatiques » de ce pôle Sud où il aura passé des mois, sinon des années, et qui a même donné son nom à un point du continent glacier – le mont Picciotto dans le « Dronning Maud Land » –, devient le modèle de l'explorateur dans l'esprit de l'enfant et de l'adolescent Pierrot. Le premier exemple de sortie de la bulle, du « conté », après l'intrusion par l'envahisseur. Celui qui, à la fois, lui montre le chemin vers le monde et le parcourt à sa place, voire lui barre la route : « Moi je voulais devenir géographe. Quand ma mère a lâché mon père pour un explorateur, c'est comme si celui-ci réalisait mon fantasme. Je l'admirais beaucoup mais il ne m'aimait pas du tout. Ne pas avoir eu un bon contact avec lui a été un des grands chagrins de ma vie. Il sillonnait le monde comme un aventurier. Et c'est ça que je voulais devenir quand j'étais gosse. Aller en Amazonie. »

Avec ce grand frère rival venu de l'extérieur et qui y retourne régulièrement pour son métier, s'enclenche chez Mertens une dynamique, ambiguë et conflictuelle, entre l'ici et l'ailleurs. Entre l'exil et la sédentarité. Entre la fascination et le refus du départ.

L'Inde ou l'Amérique, premier temps : Julien doit raconter son expédition avec Emmanuel dans le quartier, les bois et les carrières, qui tiennent lieu d'ailleurs et de monde sauvage. Mais l'enfant ne se sent pas inspiré. [...] Sa mère doit lui souffler presque toutes les phrases de son récit : ce sont autant de louanges à l'adresse d'Emmanuel, grand frère sans reproche et explorateur intrépide. Soudain Julien devine la fin de l'histoire et il ne permet plus à sa mère de la narrer à sa place. Emmanuel entreprend la plus périlleuse de ses expéditions, il accomplit d'inénarrables prouesses. Le récit se dénoue en apothéose.

Deuxième temps : *Julien décide alors de l'illustrer. [...] L'enfant exulte et ne tient plus en place. Il n'a pas achevé son dessin qu'il annonce déjà : « Ça, c'est Emmanuel. Il est explorateur et il s'est trompé de route. Il voyage trop. Il voyage mal. Ici, il a trop chaud et là, il a trop*

*froid. Moi je n'ai jamais trop chaud, je n'ai jamais trop froid. Je ne voyage jamais*¹¹⁹. »

Bien sûr entre les mots et le dessin de Julien, il y a la vengeance que celui-ci s'octroie contre son rival. Mais il y a plus. À travers l'attirance-rejet d'un enfant pour son aîné – *C'est mon ennemi*, a dit Julien. En ajoutant aussitôt, prudent ou faussement sincère : *J'aime bien Emmanuel* –, on trouve la double polarité de ce que seront une œuvre et une vie partagées entre la fascination pour le monde extérieur, l'empathie parfois fusionnelle de l'auteur pour une Terre entière qu'il embrasse, pénètre et reflète, et son ancrage unique dans un périmètre réduit à quelques kilomètres carrés au cœur d'un pays, un des plus petits d'Europe, où l'on n'a jamais trop chaud, ni jamais trop froid. Le paradoxe entre les élans amoureux, politiques, culturels d'un homme brûlé parfois par la passion et son lien avec une terre modérée au climat tempéré qu'il ne quitte pas, sauf par bouts ou peu longtemps vers des lieux qui lui ressemblent. Ainsi Berlin, qui rassemble ce paradoxe même de l'histoire universelle et de l'intimité absolue (PM n'intitule-t-il pas *Berlin intime* le guide qu'il consacrera à cette ville ?) : l'intégration même d'un double mouvement, à la fois centripète et centrifuge.

Comment ne pas désirer être juif ?

Et puis Nathan Husseini, dans *Une paix royale*, est, on l'a dit, juif. Son nom fictionnel est ambigu, qui associe un prénom hébreu à un nom arabe porté par les descendants de Mahomet. Une ambiguïté et, plus encore, une dualité qui conviennent, on vient de le voir, à PM. Qui lui collent à la peau depuis qu'il est né dans le clair-obscur de la guerre. Et le poursuivront longtemps, sinon toujours, dans sa vie d'adulte. Sur tous les terrains. Politique et personnel. Dans ses doubles romanesques, comme on parlerait de doublures sur scène. Ainsi dans *Les Bons Offices*, où le narrateur, héros autant qu'anti-héros, Paul Sanchotte, à la fois Sancho et Quichotte, est divisé entre les femmes, les fidélités et les convictions

119. IA, PCI, p. 28.

politiques. Paul Sanchotte qui, traversé par le conflit israélo-palestinien, s'égare au Moyen-Orient, sur cette terre, la Palestine, à l'inextricable dualité. Une indépassable division qu'annonce le nom, inscrit dans l'enfance réécrite de PM, de Nathan Husseini. Comme si même chez cette figure de Juif, ô combien significative dans l'imaginaire de l'écrivain, la dimension arabe ne pouvait être détachée. Et l'ambiguïté exclue.

À force de recueillir, de cacher des juifs, elle [la mère du narrateur] finit par cacher celui-ci [Nathan Husseini] jusque dans son lit. Plus loin, après que le narrateur a commenté, comme on l'a rapporté plus haut, qu'*à force de cacher des inconnus, je me dis qu'elle finit par me cacher moi aussi, mais d'une autre façon : elle me cacha à elle-même*, il ajoute cette phrase : *Comment, après cela, ne pas désirer être juif ? Je me dis que, plus tard, je le deviendrais*¹²⁰.

Dans les deux phrases, la judéité est assimilée au fait d'être caché. La première l'exprime en deux temps, comme en une hésitation ou, au contraire, une précision entre deux termes : *recueillir, cacher*. La deuxième s'étend sur la dissimulation : c'est le fait d'être caché, à sa mère autant qu'à lui-même (« une vie plus cachée que cachée », « cachée à moi-même », répète PM dans nos entretiens), qui l'amène à se sentir, à *désirer* être juif. *Je me dis que, plus tard, je le deviendrais*.

Il faut toujours croire les romanciers : PM l'est *devenu*. En 1986, il réside à Berlin, accueilli par le Deutscher Akademischer Austauschdienst pour lui permettre de mener à bien un roman qui allait devenir *Les Éblouissements*. Lors d'une séance publique, Pierre Mertens annonce, y compris aux amis proches venus le rejoindre de Belgique – ainsi Jacques De Decker, Jacques Sojcher, Marc Quaghebeur, Roger Lallemand –, qu'il est juif¹²¹. Le lieu qu'il choisit pour le faire n'est pas anodin. C'est Wannsee. Un quartier de Berlin situé sur une île. À nouveau une de ces îles, où l'on survit tout autant que l'on témoigne des naufrages. Les

120. PR, p. 85.

121. Témoignage de Jacques Sojcher, 26 novembre 2013. Suivi d'échange de courriels.

siens et ceux des hommes. Wannsee, c'est en effet l'endroit où, le 20 janvier 1942, le pouvoir nazi met au point l'organisation de la solution finale d'extermination de la population juive. Une conférence qui, rappelle souvent PM, dure une heure trente. Le temps d'un match de football.

Pendant plusieurs années, cette annonce de la judéité sera, pour l'essentiel, confinée, comme sertie, à l'écrin noir de Wannsee et à Berlin¹²². Elle sera ensuite peu à peu relayée, presque au compte-gouttes, dans les écrits, entretiens ou prises de position de PM.

En 1991, dans une contribution à un numéro de la *Revue de l'université de Bruxelles* sur le thème de la vulgarité, il donne pour la première fois par écrit le récit de la « révélation » de sa judéité et affirme : *J'étais donc juif – comment en aurais-je douté ? – si personne, dans ma famille ne m'en avait jamais rien dit*¹²³. En 1997, il reprend ce texte et donc ce passage dans le recueil d'essais critiques *Une seconde patrie* paru chez Arléa à Paris.

En 1998, une allusion se retrouve dans sa participation au recueil *Belgique : toujours grande et belle : (mes racines, plus aériennes que souterraines, traînent un peu partout, de Bernissart à Anvers, d'Arlon à... Djakarta, et dans la diaspora juive)*¹²⁴.

En 2000, dans un texte sur son expérience berlinoise de 1986, peu remarqué dans *Le Soir*¹²⁵, il écrit : *Quand je sus que j'étais juif – je crois que je tombai juif comme on tombe amoureux –, je décidai d'aller vivre là-bas pour voir comment c'était.*

En 2001, une version fictionnalisée de cette phrase paraît dans son dernier roman paru au Seuil, *Perasma : Un jour – j'étais devenu adolescent – que j'urinais dans des latrines publiques, sur les*

122. Voir Cinquième partie, chapitre 1.

123. « Le kitsch comme misère et représentation » dans Pierre Kutzner (dir.), *La Vulgarité, Revue de l'université de Bruxelles*, 1991/1-2, Bruxelles, éditions de l'université de Bruxelles, 1991, p. 155.

124. Recueil collectif composé par Antoine Pickels et Jacques Sojcher, Bruxelles, Complexe, 1998. Pierre Mertens y contribue avec un texte : « Pourquoi je ne suis pas (encore) devenu français », p. 417-420.

125. « Un immense terrain vague », *Le Soir*, mis en ligne le 1^{er} janvier 2000.

escaliers de la Bourse (!), mon voisin ayant jeté un coup d'œil indiscret de mon côté me demanda : « Tiens, tu es juif, toi ? » En fait, il me l'apprit, ou plutôt confirma tous mes soupçons. Je n'en démordrais pas. Plus récemment, un très lointain parent hollandais de ma mère se mit en rapport avec elle aux fins de compléter l'arbre généalogique qu'en dilettante il passait ses dimanches à reconstituer. Bien que sa ramure me soit apparue très émondée, j'y retrouve des noms huguenots, ou prussiens, ou sémites... Ainsi ma circoncision « pour raisons médicales »¹²⁶ incarnait – si je puis dire – ou « recoupait » ma nature, ma condition, mes origines. Tout rentrait dans l'ordre¹²⁷.

En 2002, PM signe dans la presse un manifeste, « Des Juifs de Belgique s'impliquent et s'expliquent », pour un « juste règlement du conflit israélo-palestinien »¹²⁸.

On trouve ensuite une parenthèse au sein d'une introduction à un recueil d'articles paru en 2004, *La Violence et l'Amnésie*¹²⁹. Parlant de sa mère, il écrit : *Elle était juive elle-même et, donc, moi aussi.*

Et en 2008, il en parle à Frédéric Mitterrand dans un long entretien que celui-ci lui consacre dans l'émission qu'il anime alors sur France Culture : « Ça me dit l'après-midi »¹³⁰.

Mais le *coming out* pour le large public intervient treize ans après l'annonce à Wannsee, quand en 2009 le quotidien belge *Le Soir* fait paraître un entretien avec Pierre Mertens. L'entretien accompagne deux articles, l'un sur un recueil de textes critiques de l'auteur, *Le Don d'avoir été vivant*, l'autre sur *Paysage avec la chute d'Icare*.

126. Correspondant à une circoncision pour les mêmes raisons chez l'auteur, ainsi que celui-ci l'affirme dans nos entretiens.

127. Pa, p. 30.

128. Le manifeste, qui débute par « Citoyens de ce pays, nous avons décidé de nous exprimer en tant que Juifs sur les événements qui embrasent le Proche-Orient », a été lancé le 25 décembre 2000 à l'initiative du comité belge Israël-Palestine. Le nom de Pierre Mertens n'apparaît cependant dans la liste des signataires qu'en 2002.

129. Bruxelles, Labor, 2004.

130. Émission citée (en note).

La trilogie et le « coming out »

Ce dernier volume est le recueil des trois premiers ouvrages de fiction de PM : les romans *L'Inde et l'Amérique* et *La Fête des anciens* et, entre les deux, les nouvelles du *Niveau de la mer*. Ensemble, ces trois textes parlent d'enfance, de famille, de paternité. Ils trouvent leur source dans les écrits de jeunesse de PM et, pour une part sans doute significative, dans un manuscrit matriciel entamé à la fin de l'adolescence, dont on lira plus loin la genèse. Le récit débute dans le ventre de la mère et s'achève, lors d'une représentation théâtrale scolaire, par la chute d'un enfant comédien qui joue le rôle d'Icare¹³¹. Le processus d'écriture et les aléas de l'édition feront que ce manuscrit débouchera plus tard sur trois *chemins*¹³² différents, dit PM.

Cette trilogie – ce « cycle », comme il l'écrit dans une lettre à son premier éditeur, Jean Cayrol¹³³ – PM a toujours rêvé de la reconstituer en un ensemble unique. En 2009, son vœu est exaucé.

Pour les quarante ans de la première publication de *L'Inde ou l'Amérique* et les soixante-dix ans de son auteur, Le Seuil, principal éditeur de PM, rassemble en effet, les trois volets de la trilogie en un volume unique de 534 pages. Cela, avec l'aide de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Beau cadeau d'anniversaire, le plus beau sans doute qui pouvait être fait à PM. Jacques De Decker, critique, dramaturge et romancier lui-même, qui dirige l'Académie, le sait, lui qui accompagne et soutient Pierre Mertens depuis ses débuts littéraires.

Le volume paraît sous le titre chapeau (ou parachute) de *Paysage avec la chute d'Icare*. Ce titre, qui renvoie à la représentation scolaire évoquée dans le manuscrit de jeunesse est un des titres, dit PM, pris par ce manuscrit au cours de son écriture. Il est, avant cela, celui du tableau célèbre de Pierre Bruegel l'Ancien conservé

131. Selon ce qu'en dit PM dans ses entretiens avec Danielle Bajomée, *Pierre Mertens l'arpenteur*, Bruxelles, Labor, 1989, p. 38.

132. Préface à l'édition de la trilogie rassemblée, PCI, p. 12.

133. Lettre du 3 janvier 1968, archives personnelles de PM. Voir Deuxième partie, chapitre 5.

au musée des Beaux-Arts à Bruxelles, dont PM pouvait observer une reproduction chez sa grand-mère paternelle : *Il passe alors en revue les tableaux qui pendent au mur ; entre les lithographies napoléoniennes et les roses de Redouté, une toile surtout retient son attention et le met en joie : Paysage avec la chute d'Icare*¹³⁴.

Du manuscrit entamé à l'adolescence à la réédition de la trilogie et des souvenirs morcelés de l'enfance à leur rassemblement sous un titre fédérateur, la boucle est bouclée. PM y ajoute la préface originale de Pierre Gasca à *L'Inde ou l'Amérique* et celle de Daniel Oster à une réédition antérieure de *La Fête des anciens*. Et il écrit un avant-propos qui raconte et définit la genèse du triptyque.

Les pièces du puzzle sont recollées. Ses pièces d'identité. Car cette trilogie de l'enfance, de la jeunesse et de la paternité parle forcément de cette identité psychologique et familiale que PM traque à travers la vision trouble qu'il a de ses premières années passées, à ses yeux, dans la clandestinité : un début de vie caché aux autres et surtout à lui-même.

Cette « vie cachée », il lui vient alors l'envie de la dévoiler telle qu'il la perçoit, de lui donner sens en se l'appropriant pleinement : son père, sa mère et Picciotto sont tous morts, quatre à dix ans plus tôt. Dans l'entretien qu'il accorde à Michel Grodent, journaliste littéraire du *Soir*, le 8 octobre 2009 à la veille de ses soixante-dix ans, il évoque le « secret de ce qui lui est arrivé » et, passant de la fiction (*À force de cacher des inconnus, elle finit par me cacher moi-même*) à la réalité, il explique : « Pendant cinq ans, par la force des choses, j'avais été soustrait à la scolarité normale, j'étais un enfant caché, mais sevré d'explications. »

Ainsi dit, « enfant caché » sans complément, cela veut dire pour tous enfant juif caché pendant la guerre pour éviter la déportation. En une phrase, l'enfance cachée de PM est devenue une enfance juive. Et lui-même ouvertement juif. En un entretien, il révèle la clé de l'obscurité qui a imprégné sa prime enfance : « Mon effort d'écrivain a toujours consisté à raconter cela : qu'est-ce que c'est

134. PCI, IA, p. 22. La description, ici, est celle de la maison familiale du personnage principal.

que le monde quand on ne vous en donne pas la clé ? » La clé, elle est donnée maintenant : sa judéité. L'explication suit : « Ce n'est qu'à la mort de ma grand-mère que ma mère m'a appris que j'étais juif. »

Une annonce nécrologique

Dans nos entretiens, PM l'a racontée plusieurs fois, d'une manière ou d'une autre, cette judéité trouvée¹³⁵ ou retrouvée comme un caillou blanc sur ce chemin parcouru une nouvelle fois à soixante-dix ans. En montrant – de la même manière que le bol de son enfance sortait de l'image pour rejoindre la réalité – l'annonce nécrologique de sa grand-mère.

En 1976, sa grand-mère maternelle, Ernestine Berdal, épouse d'Augustin Josephus Ficq, meurt à Bruxelles, au bout du « conté » de Boitsfort-Ixelles. Un service funèbre est célébré selon le rite catholique en l'église décanale Saint-Hubert dont on peut apercevoir le clocher depuis le balcon de l'appartement de PM. Le faire-part paru dans *Le Soir*¹³⁶ comme dans l'autre quotidien national francophone de Belgique, *La Libre Belgique*, le dit : Madame A. J. Ficq née Ernestine Berdal est « pieusement décédée à Boitsfort le 9 juillet 1976 ». Et on demande de prier « Dieu pour elle ».

Mais l'annonce du *Soir* est surmontée d'une étoile de David.

On se croirait dans un roman, et on y est. Du reste, PM reprend l'épisode dans *Une paix royale : Je me rappelle que lorsque mourut ma grand-mère Vidalie, sa nécrologie parut dans les journaux de la capitale ornée d'une étoile de David*¹³⁷. La même annonce nécrologique dans *La Libre Belgique* du lundi 12 juillet n'est, elle, surmontée d'aucune étoile. « Ma mère m'a téléphoné plusieurs jours plus tard, pendant la nuit et m'a dit : voilà, maintenant tu sais, on n'en parle plus. » Et PM répète ce qu'il a dit dans son interview du 8 octobre 2009

135. Qui évoque l'exergue proustienne d'*Une paix royale*, « À ma mère au fil du temps trouvée ».

136. *Le Soir*, dimanche 11 et lundi 12 juillet 1976, p. 6.

137. PR, p. 150.